

MUSEE DES FAMILLES 1^{er} janvier 1849 VOYAGE EN FRANCE, UN TOUR EN LANGUEDOC.

Moissac — Le bateau de poste. — Les six voyageurs. — Le Guide en Languedoc, — Castelsarrazin. — Saint-Sauveur. — Les fous du Languedoc. — Le suffrage universel. — La Garonne. — Ses qualités et ses défauts. — Comment elle vint à la noce d'un capitaine de la garde. — L'abbaye de Grandselve. — Les communistes d'autrefois. — Le dernier Bernardin. — Auvillar. — Le Sully de la Villedieu. — Le cortège nuptial. — Les merveilleuses aventures de Pitoche. — La demoiselle de Dieupentale. — Pompignan. — Estrètes-Fonts. — Un Christophe Colomb. — Voilà Toulouse !
(notes Jean-Paul Damaggio)



Aux sons précipités d'une cloche qui se hâtait comme si le feu eût menacé la bonne ville de Moissac, des voyageurs, au nombre de six en m'y comprenant, accouraient, le 23 avril¹ dernier, à l'embarcadère du canal latéral. Arrivés, hors d'haleine, ils n'attendirent guère qu'un quart d'heure la barque de poste qui n'attend jamais, et bientôt les deux rosses du postillon nautique entraînèrent au petit trot, sur l'eau verte et pure du canal, un gentleman touriste et sa fille, un trappiste, un officier de spahis, un agronome et un homme de lettres².

¹ Il s'agit du 23 avril 1848 et la date est importante vu l'anecdote suivante au sujet de Castelsarrasin.

² L'homme de lettres c'est donc l'auteur Mary-Lafon

En s'établissant sur le pont, chacun de nous jeta le coup d'œil de rigueur sur ses compagnons de voyage, et de cet examen réciproquement favorable naquit aussitôt la confiance et la gaieté. Le Trappiste, en effet, l'officier de spahis, l'agronome et l'Anglais même, malgré ses cheveux rouges, étaient porteurs de ces bonnes et loyales figures avec lesquelles on est certain d'avance de n'entendre crier ni les crécelles de la politique, ni les hiboux du socialisme. L'Anglais surtout, à mille lieues de ces démenches, n'était préoccupé que d'une idée : *le Guide du voyageur en Languedoc*, voilà ce qu'il voulait, voilà ce qu'il demandait obstinément au capitaine, qui ne le comprenait qu'à demi, et se contentait de lui répondre avec un sang-froid imperturbable : « Nous ne l'avons pas ! ».

Je crus devoir intervenir.

« Ce que vous demandez, dis-je à l'Anglais, au moment où il renouvelait sa question en italien, en poursuivant le capitaine du côté de la cabine, n'existe pas en ce pays. De mémoire d'homme on n'y imprima un livre vraiment utile. L'idée de celui qui vous manque à cette heure n'est venue encore à personne, par une raison excellente, c'est que le patriote assez fou pour l'exécuter y laisserait le sien, comme disait le beau Gaston, et, au lieu d'être applaudi, serait de chacun déchiré et honni. Mais vous n'y perdrez rien, milord, car je suis de ces fous qui ont usé temps et jeunesse à la réhabilitation des gloires nationales³, et, sachant le passé mieux peut-être que le présent, il m'est aussi facile de vous servir de guide en ce pays qu'au batelier de Chelsea de trouver sa route sur le Tamise. »

L'Anglais toucha son chapeau en guise de remerciement, boutonna son carrick blanc à grands plis, et, s'armant de l'invariable lorgnon, me demanda le nom de la cité qui se dégageait à moitié du brouillard printanier à droite.

— Castelsarrazin.

A ce mot, la jeune miss, dont la physionomie, fine, douce à la fois et modeste, rappelle les types les plus purs de Lawrence, se mit à écrire quelques lignes sur son album. Devinant l'erreur, je m'approchai, et tandis qu'elle dessinait les portes gothiques, les murs en ruines et la flèche aiguë et dentelée de Saint-Sauveur, je dis à son père :

— Ne croyez pas, milord, que ces tours, dont l'architecture massive vous étonne, soient œuvre des fils du prophète : ils y sont venus sans doute et ont dû bâtir quelque *rebah* à cette même place ou ailleurs ; mais le nom est chrétien⁴, et le château existait avant que les turbans verts et les lances à banderoles d'Abd-el-Rhaman eussent apparu à nos pères. Vers ce temps-là, dit-on, en 847, un bon seigneur appelé Astanova, ayant quelques gros péchés à expier (Dieu sait s'ils en avaient alors nos bons seigneurs !), donna par diplôme spécial à l'abbaye de Moissac le château de *Cerrucium*, situé sur la Garonne, dans le Toulousain. Autour de ce castel se groupèrent des maisons de terre, un mur

³ Par gloires nationales il faut entendre gloires occitanes.

⁴ Il reprend le point de vue classique qu'avec Louis Taupiac je conteste.

s'éleva, des portes furent construites, et un beau jour le château se trouva devenu une ville, célèbre depuis pour son attachement énergique à la France et sa fidélité à la foi des aïeux. Celle fidélité inébranlable de tout temps lui attira de méchantes affaires lors des guerres des Albigeois, car Raymond de Toulouse, s'étant embusqué dans une forêt que nous allons trouver plus bas, mit en fuite une armée française, fit couper le nez et les oreilles, arracher les yeux à deux mille hommes d'armes, et les envoya ensuite en chemise à l'ennemi pour annoncer la prise de Castelsarrazin. Comment cette ville, au surplus, aurait-elle été l'ennemie de la couronne ? N'y avait-on pas établi une commanderie de Saint Jean de Jérusalem en 1391 ? Le Dauphin, depuis Charles VII, n'avait-il pas doté la cité de trois foires ? Et à la suite des troubles religieux du seizième siècle, le Parlement de Toulouse ne s'y était-il pas retiré en masse avec les fleurs de lis et la main de justice ?... Depuis cette époque, la ville n'a paru s'émouvoir qu'une fois au bruit des idées nouvelles : c'était en 1788, quand le roi Louis XVI consulta les communautés. Celle de Castelsarrazin lui fit une verte réponse, qu'elle ne tarda pas d'ailleurs à racheter par sa modération et son calme dans les sombres jours de la terreur. Aujourd'hui la petite ville est comme ces honnêtes filles dont parle Voltaire, et cela, grâce, au dire de nos vieillards, à la protection de saint Alpinien. On attribue, en effet, à ce premier apôtre du christianisme en ce pays, le pouvoir de guérir les fous, et si vous étiez venu huit jours plus tard, vous auriez vu, milord, une des dernières et des curieuses fêtes populaires du moyen âge... On amène ici les fous de tout le Languedoc.

— Et les étrangers sont-ils admis ? me demanda l'Anglais avec le plus grand sérieux...

— Sans difficulté.

— Je voudrais alors vous envoyer certains membres de nos communes.

— Ils trouveraient trop de concurrents, si la politique leur ôte la raison, dis-je, en montrant quelques centaines de paysans fuyant à toutes jambes, et chaudement poursuivis par des hommes armés et parés de cocardes tricolores. Comme la barque atteignait le pont du canal, une explosion se fit entendre, et quand le vent eut dissipé la fumée de la fusillade, nous aperçûmes des morts sur la berge et un prêtre qu'on emmenait prisonnier.

— O Dieu ! s'écria la jeune miss en joignant les mains de terreur : qu'est-ce donc ?

— C'est le suffrage universel qui passe, mademoiselle.

— Comment ?

— Oui; les paysans que vous voyez ne voulaient pas voter pour le candidat des hommes armés, ceux-ci les renvoient dès lors à coups de fusil dans leur village⁵.

⁵ L'histoire est réelle et Mary-Lafon qui s'est battu avec acharnement pour le suffrage universel masculin se trouvait alors en Tarn-et-Garonne en espérant être nommé commissaire de la république vu qu'il s'activa aux côtés des révolutionnaires de 1830 et de 1848. Mais en même temps il pointa aussitôt les limites du suffrage universel.

— Monsieur, interrompit à ces mots notre agronome qui, visiblement préoccupé d'une idée fixe, n'avait prêté aucune attention à la scène électorale du pont, vous parliez tout à l'heure de la Garonne ; serions-nous près de votre superbe rivière ?...

— La voici à votre droite, derrière ce rideau de peupliers.

— Le beau, l'admirable fleuve! et quels trésors de fertilité il répand sur ces plaines !...

L'enthousiasme de l'agronome était justifié par le magnifique tableau que déroulait alors la campagne. Le soleil l'inondant de ses rayons les plus chauds et les plus lumineux, montrait dans toute leur splendeur d'immenses carrés de blés verts à moitié brillants de rosée, et séparés, de distance en distance, par des bandes jaunes de colza et des losanges de sainfoin à perte de vue, dont la fleur rose défierait par son éclat et sa fraîcheur toutes les teintures des Gobelins. A mesure que la barque avançait, nous rasions des haies panachées d'aubépine, et voyions fuir derrière nous ces maisons blanches, surmontées de colombiers, d'où s'échappaient en tournoyant, à notre approche, des nuées de pigeons. Ajoutez à cela ces bouffées d'air rafraîchies par le voisinage de la Garonne et du canal, qui nous apportaient tous les parfums du matin et de la prairie, et vous comprendrez le ravissement de notre homme. Pour le ramener sur la terre et sauver à mes compagnons deux cents vers au moins des *Géorgiques*, dont il entamait le premier chant, je me hâtai de prendre la parole:

— C'est, on ne peut le nier, une belle et noble rivière....

— Ah ! monsieur, un fleuve sans pair !...

— Mais, repris-je avec intention, comme toutes les œuvres créées, la Garonne a ses défauts...

— Des défauts, monsieur !...

— Des inconvénients, si vous l'aimez mieux. Certes on ne l'accusera point d'être avare pour ses riverains : non contente d'engraisser leurs champs de limon, et de rafraîchir sans cesse leurs prairies dont le vent couche déjà l'herbe, elle paye généreusement la dot de leurs filles. Le jour, en effet, où une fille lui est née, le propriétaire riverain plante mille peupliers, qui valent, au bout de vingt ans, de mille à deux mille louis, grâce à la Garonne. Mais elle a aussi ses caprices, et malheur à qui se trouve sur sa route aux grandes fontes des neiges, quand il lui plaît de changer de lit ! J'avais un ami, capitaine de l'ancienne garde royale, qui aurait pu vous en dire quelque chose. Pressé par sa famille, il rendit ses épaulettes pour faire un mariage de raison. La femme qu'il épousa était aussi laide que riche : le pauvre capitaine avait signé en soupirant; il se résignait à grand' peine en contemplant les riches prairies, les sillons fertiles qui s'étalaient au soleil, le long de la Garonne. Mais voilà que sa fantasque voisine vint le soir à la noce où on ne l'attendait pas, et le lendemain il ne restait au capitaine que son mariage de raison, et un mûrier où il faillit se pendre de tristesse !

Je laissai l'agronome méditant le plan d'une digue qu'on exécutera plus tard, comme tous les projets utiles, et répondis au trappiste, qui me montrait un point noirâtre dans le lointain, après avoir consulté son agenda :

— Oui, mon père, c'est bien là que fut l'abbaye de Grandselve. Le pieux Robert d'Arbrissel en avait jeté les fondements au douzième siècle, avec son disciple bien-aimé Gérard de Sales. Sous la règle de saint Benoît et la discipline de l'abbé Etienne, le nouveau monastère, bien qu'enseveli sous les grands chênes de la forêt, devint bientôt riche et célèbre. Attiré par le renom de sainteté qu'il avait dans le Languedoc, saint Bernard y fit un voyage, et au quatorzième siècle, c'est du fond de ses tristes et mélancoliques cellules que sortit le salut du pays. Le duc de Berry, lieutenant du jeune Charles VI, avait si cruellement foulé nos pères, qu'il n'y avait plus à dormir ni sous un toit dont on était chassé, ni sous l'arbre derrière lequel l'assassin s'embusquait. Le cimetière du village, le caveau de la chapelle seigneuriale, les dalles des basiliques n'étaient plus un refuge après la mort: on ouvrait des fosses, on cassait des tombes pour prendre sur le cadavre l'anneau de mariage ou les éperons d'or. Tout émigrerait pour aller chercher des lois plus douces. On allait en Espagne, en Italie, dans les Etats du comte de Foix surtout. Ainsi, quarante mille personnes quittèrent cette belle contrée, qui ne produisait plus que des ronces. Pour mettre le comble à ces calamités, les pauvres, poussés au désespoir, s'étaient révoltés sous le nom de Tuschins⁶ ou coquins, et avaient formé un plan plus effroyable encore que celui des Jacques.

Tous ceux-là qui avaient le tort de posséder plus de cent livres de rente devaient être égorgés. Leur héritage sanglant devait être partagé entre les vilains et les gueux, afin que ceux-ci, à leur tour, eussent à goûter de la fortune. Pour que la plèbe s'épurât, pour anoblir la race chétive, pour régénérer le vilain, chaque gueux devait tuer sa femme, usée de misère et de labeur, et épouser les femmes nobles et les riches bourgeoises⁷.

Sous ces deux fléaux, *l'avidité insatiable* du duc de Berry⁸ et l'insurrection des Tuschins, ivres de colère et de vengeance, la population expirante allait succomber, lorsqu'un pauvre moine de Grandselve, appelé Jean, entreprit de la sauver. Cet homme, enveloppé de son capuchon noir, sans nom dans ce monde, sans escorte et sans guide, se rendit à pied à Paris pour parler au roi. Les créatures du duc de Berry firent mille efforts pour l'écarter; mais il ne fut que plus animé de tant d'obstacles, et, sans se soucier de la présence même de ce duc, il aborda le roi et lui peignit toutes les calamités de sa patrie avec tant

⁶ La révolte des Tuchins ou Tuchinat (Revòlta dels Tuchins en occitan¹) est une série de révoltes survenues entre 1363 et 1384 en Auvergne puis en Languedoc, d'abord pour se défendre contre les méfaits des mercenaires qu'ils soient anglais, gascons ou français (routiers du duc Jean de Berry), puis contre les prélèvements fiscaux et le pouvoir centralisateur du royaume de France.

⁷ (Seule note Mary-Lafon) Voyez, à ce sujet, de préférence à D. Vaissète et à notre Histoire du Midi, *le Gaston de Foix*, de Me de Montpezat, auteur de *Natalie* et le plus séduisant conteur de cette époque.

⁸ Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, né à Versailles le 24 janvier 1778 et mort à Paris le 14 février 1820 victime d'un attentat perpétré la veille à sa sortie de l'opéra, est un prince de la maison de Bourbon. Il est le fils de Charles X et de Marie-Thérèse de Savoie

de force, que le jeune Charles VI, le prenant sous sa sauvegarde, partit avec lui, et mit fin en effet aux misères du Languedoc.

Le trappiste fit le signe de la croix après ce récit, et lorsque chacun eut béni la mémoire du bon moine qu'un monument devrait recommander à la reconnaissance nationale l'Anglais me demanda si l'abbaye existait encore...

— Hélas ! non, milord, la Révolution de 1793 a dispersé les pieux cénobites et détruit leurs cellules; mais elle n'a pu effacer le souvenir du dernier prieur; il est traditionnel surtout dans le cœur des pauvres. C'était là un homme modèle, le dernier bernardin en un mot. On ne lui connaissait qu'un faible, qu'il expiait du reste par d'incessantes oraisons. Le digne prieur possédait des chasses superbes, et avait pour la venaison et le gibier, plus d'amour qu'il ne convient, dit-on, à un solitaire. On cite à ce propos un mot qui le peint tout entier.

Attiré un jour par un fumet bien connu, il tombe tout à coup dans l'office, et voit à la broche un faisan qui ne lui était pas destiné ; prenant aussitôt son air et son ton le plus sévère :

— Pour qui est ce Léviathan? dit-il en foudroyant du regard le frère cuisinier...

— Pour vous, père, répondit hypocritement celui-ci, qui prévoyait une bourrasque.

— Ah ! elle est pour moi cette pauvre petite mauviette. Eh bien ! ajouta-t-il de sa voix la plus douce : qu'on me la serve à l'instant même !

Pendant cette digression, nous avons perdu de vue Grandselve et la ravissante petite cité d'Auvillar⁹, suspendue au flanc de sa colline comme une couronne de roses blanches, et nous apercevions déjà, vers la gauche, le Sully de la Villedieu, dont l'ombrage patriarcal conserve, depuis trois siècles et demi, dans ce bourg, le souvenir du grand ministre, lorsque de nouveaux coups de feu firent tressaillir l'officier de spahis. Me montrant vivement un groupe arrêté sur la grande route de Montauban, il avait l'air de me dire : Est-ce encore le suffrage universel ?...

— Non, capitaine, grâce à Dieu ! c'est maintenant une superstition qui passe, une vieille coutume païenne, que ni prédicateurs ni conciles n'ont pu déraciner. Tous ces gens qui viennent sont l'avant-garde d'une noce : depuis la maison de la mariée, dont nous pouvons déjà voir briller la guirlande, ils tirent des coups de fusil pour disperser les mauvais génies : regardez leur drapeau, il est singulier et se compose d'un gâteau planté dans un bâton d'où pendent des rubans de toutes couleurs. Voici déjà que les sons du fifre et du hautbois annoncent qu'on touche à l'église.

— J'ai cru un moment, dit le capitaine, que nous aurions le spectacle d'un second combat.

⁹ D'une part Grandselve n'est pas visible du canal même en regardant loin et Auvillar ne pouvait pas se trouver là... Une erreur que je ne comprends pas.

—Non, non, il y a bien trois cents ans que la paix couvre ces chaumières : elles ont entendu assez de bruit d'armes autrefois; les routiers, ces compagnons sans foi ni loi, qui se proclamaient jadis si hardiment *les amis de Dieu et les ennemis de tout le monde*, se sont choqués dans cette plaine avec les lances françaises, et le sang anglais plus d'une fois y a coulé, milord ; si l'on fouillait sous ce gazon si frais et si verdoyant, on trouverait plus d'un débris d'armure, épitaphe rouillée du seizième siècle, réminiscence ensanglantée des lugubres guerres de religion. C'est de ce côté de l'église qui nous apparaît maintenant que le canon de Saint-Michel, vaillant détrousseur huguenot, fit brèche à l'une des anciennes tours du cloître; et lorsque cette fiancée, qui va si joyeuse et si insoucieuse à l'autel, mettra le pied sur le seuil de l'église, elle foulera la cendre du malheureux comte Baudouin¹⁰, pendu à un noyer par les ordres du comte de Toulouse, son frère, qu'il avait trahi dans la guerre des Albigeois. Les Templiers allèrent décrocher la nuit le cadavre, et l'enterrèrent aux flambeaux, dans la même chapelle où celle jeune paysanne porte en souriant aujourd'hui sa guirlande et son gâteau de noce, orné de rubans.

— Ce bourg était donc une commanderie du Temple ? demanda le trappiste...

— Et des plus célèbres, mon père; car on là trouve mêlée à tout. Ainsi, en 1252, il fallut que saint Louis portât, au château de Joppé, une sentence spéciale contre un des frères, Nicolas de la Villedieu, hospitalier à Jérusalem, qui ne voulait pas rendre les chevaux des barons languedociens, partis sous la bannière d'Alphonse, comte de Toulouse, et parmi lesquels se trouvait un Arnaud de Cavaignac.

Nous écoutions encore le capitaine de spahis qui, persuadé que cet Arnaud était un aïeul de son ancien colonel, avait entamé chaudement l'éloge du vivant et du mort, quand miss... désira savoir comment on nommait le parc, assez beau du reste, qu'elle apercevait à sa gauche.

— Ce parc, lui répondis-je aussitôt, est une forêt, mademoiselle.

— Quoi ! une vraie forêt ?...

— Non, fort heureusement, et grâce à cette divinité à bandoulière blanche et jaune qu'on appelle la gendarmerie. Il n'en fut pas toujours ainsi, et, quelques années avant la Révolution, mal nous en aurait pris si nous avions seulement osé la regarder de loin. Elle était alors le repaire d'un des bandits les plus fameux dans nos annales, et dont je vous conterais bien l'histoire, sans la peur que j'ai par moments d'abuser de votre patience.

— Conte, conte toujours, dirent en chœur nos compagnons.

Et encouragé par cet appel, je repris la parole en ces termes :

— La Bastille n'avait pas encore été prise : l'ancien régime, avec toutes ses bonnes institutions et ses abus, était debout sur notre sol, comme un vieux château gothique, rongé de mousse, lézardé, à moitié en ruine, mais qui résiste fièrement aux coups des années. Là-bas, surtout, vers cette plaine couverte de maisons en briques et de fleurs, où s'élève Toulouse, siégeait, un des grands

¹⁰ Episode connu de la croisade contre les Albigeois le comte Baudouin étant le frère du comte de Toulouse.

tribunaux du royaume, la cour souveraine du Parlement, qui avait de rudes paroles pour les ministres et le gibet pour les manants. Pour peu qu'on troublât l'ordre, le Parlement faisait pendre haut et court le perturbateur ordinaire : quant aux criminels, le bourreau les écartelait et traînait ensuite leurs membres sanglants sur la claie. Eh bien ! mademoiselle, malgré la terreur inspirée par une pareille justice, un bandit, du nom de Pitoche, s'était tranquillement établi dans cette forêt de Montech, à deux pas du Parlement, du juge-mage de Montauban ; et, de là, il mettait toute la généralité, comme on disait en ce temps-là, en coupe réglée; on n'imagine pas l'audace de ses défis. Un jour, le juge-mage de Montauban, son pourchasseur le plus acharné, attendait le grand-prévôt de la maréchaussée de Toulouse, Pitoche¹¹, qui l'apprit à temps, s'embusque sur la route, arrête la chaise, en fait descendre le prévôt, et arrive hardiment vêtu de l'uniforme de cet officier chez le juge-mage. On le fit dîner avec toute la magistrature de Montauban; puis, au dessert, la conversation étant tombée sur le bandit, voilà Pitoche qui se met à raconter que, dans un dîner où ce misérable s'était invité, il avait dévalisé tous les convives, en prenant la montre de M. le conseiller, la bague de la présidente, la bourse du receveur des finances; et voici, ajouta-t-il en joignant le geste au récit et prenant à chacun les objets dont il parlait, tandis que deux de ses bandits, couverts de la livrée du prévôt, le suivaient le pistolet au poing; voici comment finit l'aventure : il mit sous clef toutes ses dupes, et regagna la forêt dans la chaise du juge-mage. Tout le monde riait de la pantomime animée du grand prévôt; mais jugez, mademoiselle et messieurs, de la furie du juge-mage quand il sut que son grand-prévôt habitait forêt de Montech, et qu'il y avait emporté ces souvenirs de sa visite !

— Je me serais pendu ! s'écria le capitaine.

Toute réflexion faite, le juge-mage fut d'un autre avis ; mais il aurait couvé longtemps sa vengeance, sans un événement qui la fit venir du côté où on l'attendait le moins.

— Vous voyez bien cette maison isolée, à contrevents rouges, qui a l'air de se cacher derrière un bouquet de mûriers.

— Oui. Eh bien ?

— Elle était habitée en 1780 par une vieille demoiselle riche à millions, mais encore plus avare : pour dépenser le moins possible, cette insensée n'avait dans sa maison qu'un domestique sexagénaire, et une jeune servante à laquelle elle ne donnait point de gages. Pitoche, bien instruit, tourna ses vues de ce côté. Un soir, au commencement de l'automne, tandis qu'un de ces brouillards sombres qu'exhale la Garonne obscurcissait la campagne, la servante crut entendre aboyer le chien : elle prévint sa maîtresse qui calculait, en filant, le prix de ses fermages, et qui la traita de peureuse. Peu de temps après, il lui sembla qu'on poussait des gémissements ; enfin, au moment où, cédant à ses terreurs, la pauvre servante décrochait le *calel*, ou lampe à queue des pauvres, pour aller

¹¹ Je ne connais pas ce Pitoche

appeler le domestique, quatre bandits, Pitoche à leur tête, parurent dans la chambre et y jetèrent le cadavre du vieillard. A cette vue, l'avare comprit le danger, et son front ridé s'arma d'une résolution inflexible, et dans ses yeux étincela soudain l'éclair d'un courage à toute épreuve.

— Bonsoir, mademoiselle, dit le bandit; vous savez ce que nous voulons?...

Pas de réponse.

— Nous venons vous débarrasser d'un souci : car on prétend, continua-t-il avec un sourire, que vous hésitez sur le choix d'un héritier; eh bien ! cet héritier sera Pitoche.

L'avare, les yeux fermés, et immobile, ressemblait à une statue de marbre.

— Allons, mademoiselle, ne vous faites donc pas prier comme cela, ou nous serons forcés d'employer nos petits moyens.

— Elle persiste ! Léveillé! cria-t-il à un de ses brigands, fais chauffer la barre de fer, et vous autres, ôtez ses bas.

En un clin d'oeil, la demoiselle de Dieupentale eut les pieds nus : on lui adressa une nouvelle sommation, qui resta sans réponse, et alors, sur un signe du chef, la fatale barre de fer, rougie à blanc, fut posée à deux lignes de la plante des pieds.

— Votre argent? dit Pitoche d'un ton féroce.

La demoiselle ne bougea pas : le bandit fit un geste, et un cri de douleur s'échappa seul des lèvres pâles de l'avare !

— Ah ! c'est ainsi ! du sang alors!...

— Non ! vous ne la tuerez pas ! dit tout à coup la jeune fille en se jetant entre sa maîtresse et Pitoche, et retenant le bras du bandit : sa mort d'ailleurs ne vous apprendrait rien. Que voulez-vous savoir? où est son argent?... Je vous le dirai...

— Misérable ! s'écria l'avare recouvrant la parole comme par miracle !

— Je vous le dirai, reprit la servante, à une condition:

— Parle ! que te faut-il ?

— La vie de ma maîtresse, d'abord, puis la permission de vous suivre, d'entrer dans votre bande!...

Ces deux demandes accordées avec acclamation, la servante montra aux voleurs la pierre du foyer, qu'ils s'empressèrent de lever aux cris de désespoir de la demoiselle, et sous laquelle ils trouvèrent une centaine de mille francs en écus et en louis. Il y eut fête cette nuit-là dans la forêt, et plus d'un charbonnier se signa de terreur en voyant les flammes des feux de joie, et en entendant les refrains bachiques de ces diables. Mais le lendemain au soir ce fut bien un autre sabbat : conduits par une femme, que vous auriez reconnue pour la jeune servante de la demoiselle de Dieupentale, malgré le soin qu'elle prenait à s'envelopper de sa capette ou mante noire, les cavaliers de la maréchaussée s'avançaient à pas de loup en rétrécissant de plus en plus leur cercle armé. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à un bivouac dressé au pied d'un roc, dans l'endroit le plus solitaire de la forêt, où dormait toute la bande de Pitoche, qui fut prise, par ce moyen, d'un seul coup de filet avec son chef. La demoiselle étant morte de désespoir, la jeune servante assista seule au supplice de ces brigands, et

reçut en rougissant la prime offerte par le Parlement, et les remerciements du juge-mage.

— Ah ! s'écria, comme je finissais, lord...; nous sommes à *Pompinion* ; j'avais noté l'endroit sur une carte, parce que, en 1789 ou 790, le capitaine Plampin, mon parent, y dîna au Grand-Soleil avec sir Arthur Young, écuyer...

— Et agriculteur, milord, interrompit l'agronome, agriculteur des plus distingués pour son temps, car la science était encore un peu en retard. C'est même à cette place qu'il essuya l'orage dont il a fait une si belle description :

« — Nous eûmes ici un violent orage d'éclairs et de tonnerre, avec une pluie plus abondante qu'aucune de celles que j'aie vues en Angleterre. Mais quand nous partîmes pour Toulouse, je fus convaincu qu'il n'était jamais tombé une pareille pluie dans le royaume, car la destruction qu'elle avait occasionnée dans cette belle scène d'agriculture, qui, un moment auparavant, souriait dans la plaine, était terrible à voir. Ce n'était plus qu'une scène de tristesse : les plus belles moissons abattues, de manière à ne pouvoir plus se relever, d'autres champs tellement inondés, que nous doutions si c'était la terre ou si l'eau y formait un lac perpétuel : les fossés, remplis de limon, s'étaient débordés sur la grande route... »

Que vous dirai-je enfin ? Young partit le cœur navré, et, cinquante-cinq ans après, le mien se brise à ces images...

Je me hâtai de venir au secours de la sensibilité de notre homme en l'assurant que son prédécesseur s'alarmait à tort, car tous les jours il tombe dans ce pays des pluies torrentielles qui renversent les moissons, comblent les fossés, inondent les routes, et dont on ne trouve presque aucune trace au coucher du soleil. L'apparition d'un château imposant, perché sur une colline, de façon tout à fait féodale, vis-à-vis duquel la barque s'arrêtait en ce moment pour déposer un voyageur, mit fin à la discussion que je prévoyais, chacun, même l'agronome, ne songeant plus qu'à demander le nom du château.

— C'est Pompignan, milord, et non *Pompinion*, comme l'ont écrit votre aïeul sir Plampin et Arthur Young :

— Le château de l'ennemi de Voltaire?...

— Précisément.

— J'en suis tout à fait ravi, car je connaissais déjà Ferney. Lucy en a fait même un dessin.

— Je le connais aussi, milord, Ferney qui fut dans l'autre siècle le centre intellectuel de l'Europe, et plus d'une fois, par une sorte de rapprochement bizarre, je me suis dit que ces deux châteaux peignaient leurs propriétaires. Ferney, avec ses deux pavillons, miniatures de Versailles, Versailles, terrasse ornée de charmille, et ses gais platanes, rappelle la mobilité, la vivacité, l'esprit pétillant de Voltaire, comme le Léman qu'on entrevoit dans le lointain offre une image de l'horizon immense de sa pensée. Pompignan, au contraire, par

son architecture carrée et massive, toute d'une pièce, mais assise sur une solide et large base, rappelle à merveille le talent poétique de Lefranc, qui s'appuya toujours sur le roc des croyances monarchiques et religieuses. Et la barrière colossale des Pyrénées, qui ferme l'horizon devant nous, est comme cette borne infranchissable du devoir que la foi et les traditions devaient élever, selon lui, devant les témérités de l'esprit humain.

— Voilà donc la demeure de Lefranc de Pompignan?...



Lefranc de Pompignan.

— Telle qu'il la décrivait au courant de la plume dans ces vers agréables, quoique négligés:

Tu la connais, cette plaine étendue
Dont la beauté surprend toujours les yeux;
Ces verts coteaux dont elle est défendue
Contre les coups du Nord injurieux;
De mon manoir la pénible avenue,
Ces murs pourprés, ces jardins gracieux
D'où j'aperçois les rochers spacieux
Que Pyréné porte au sein de la nue.

Ces arbres, qui voilent les murs de l'ouest et rivalisent avec la hauteur des tours aujourd'hui décapitées, lui avaient inspiré des stances peu connues et dignes de Chaulieu:

Croissez, bosquets, trésor champêtre,
Dont je me hâte de jouir;
Croissez, autour de votre maître !
Mais que vous êtes lents à naître
Et que mes jours sont prompts à fuir!
Vous rampez encor dans l'enfance,
Mes jours ont atteint leur midi !
Le temps de votre adolescence
M'annoncera la décadence
De mon âge alors refroidi.
Quelquefois mon oeil se promène
Parmi ces sommets inégaux;
Et plus souvent je les ramène
Dans la riche et superbe plaine
Où la Garonne épand ses eaux.
Coulez, fleuve, suivez la pente
Que vous traça le Dieu des dieux,
Monts, que votre grandeur frappante
Rappelle à notre âme rampante
Le sublime chemin des cieux !

Lefranc de Pompignan écrivait ces vers en 1754, et en 1784 on le descendait dans le caveau de ses ancêtres.

— Oui, dit une voix émue derrière nous, le 1^{er} octobre, je m'en souviens. Nous nous retournâmes avec surprise et vîmes un vieux matelot de la barque de poste qui, les mains derrière le dos et l'oeil mélancoliquement fixé sur le château, poursuivit plutôt en se parlant à lui-même qu'en s'adressant à quelqu'un de nous.

— C'était au milieu de l'automne. Il pleuvait un peu, malgré le brouillard. Tout à coup une chaise à porteurs parut dans le village. Tous les enfants coururent en criant vive le seigneur! Mais les porteurs nous firent taire, car il était malade, bien malade, et pour mourir au gîte, comme le bon lièvre, il avait fait près de vingt lieues dans cette boîte. Les pauvres ne quittaient pas l'église, mais le bon Dieu voulait le voir, et il n'écoula aucune prière. Quelques jours après, des messieurs en robes rouges, de la Cour des aides de Montauban, et puis d'autres nobles de Toulouse vinrent, avec tant de paroles, qu'on nous entendait à peine pleurer, le mettre auprès de son père, premier président comme lui.

— Il est donc enterré là?...

— Oui, mais ce n'est pas pour longtemps.

— Comment donc?...

— Sans doute! est-ce que les fils aujourd'hui se souviennent des pères ! Le descendant des Pompignan a vendu le château : et les cendres de son aïeul en seront retirées un de ces jours, comme un meuble hors d'usage ou un colis qu'on jettera tout simplement avec un numéro dans un coin de la barque de poste. Ah ! je ne suis qu'un pauvre diable, un malheureux vivant au jour le jour, et ramant durement pour gagner le pain de ma famille ; mais s'il fallait vendre la maisonnette que m'a laissée mon père, et sous l'auvent de laquelle ont roulé les berceaux de mes enfants; tenez, j'aimerais mieux me lancer dans le canal à la première écluse, et ne plus revoir ni cette Garonne, ni ce clocher que j'aime tant!...

Ces réflexions, assez vraies pourtant, nous avaient attristés, et nous nous serions plongés peut-être dans des méditations sans fin sur l'ingratitude des hommes, si le bruit du tambourin ne nous eût réveillés comme en sursaut et très à propos. C'étaient des fiancés qui sortaient, avec un cortège des plus bruyants, de Castelnau d'Estrèstes Fonts, et se rendaient à la maison de l'éclusier. Aussi eûmes-nous tout le temps d'entendre leurs chansons terminées et entrecoupées par ce refrain indigène :

Caminolos diourias flouri,
Tan bélis nobis ban sourti !
Diourias flouri, diourias grauna.
Tan bèlis nobis ban passa !

Sentiers, vous devriez fleurir,
Si beaux fiancés vont sortir !
Fleurir à l'instant et grainer,
Si beaux fiancés vont passer!

Par une vieille réminiscence romaine, la porte de la jeune fille était ornée de guirlandes de verdure et de fleurs. J'eus l'occasion, à ce sujet, d'apprendre à nos compagnons de voyage que le bourg de Castelnau fut autrefois une des stations militaires, *mansiones*, de la voie romaine allant de Toulouse à Cahors. Cette station avait été placée au pied de ce coteau, à cause des sources qui en

jaillissent avec abondance et qui donnèrent son nom au nouveau château *Castellum novum de striclis fontibus*, qu'on traduit depuis bien des siècles par *Estrètes-Fonts*. Trois diligences roulant sur la route moderne, ou *cami nébe*, comme disent les paysans, t y roulant dans des nuages de poussière impénétrables, changèrent le cours de nos idées. Croirez-vous, dis-je à lord..., qui félicitait le Languedoc en ma personne, d'offrir, outre le canal, tant de moyens de locomotion (car, aux yeux d'un Anglais, rien ne fait un plus bel éloge d'un pays que la faculté de pouvoir le fuir à toute heure) ; croirez-vous qu'il y a soixante ans, on mettait deux jours pour achever le voyage que nous allons faire en quatre heures?... Et que descendre dans la plaine du haut des plateaux quercinois passait à cette époque pour un acte téméraire?

— Impossible!...

— C'est cependant la vérité, et je peux vous citer l'exemple d'un gentillâtre quelque peu mon aïeul. Il habitait là-haut, sur les crêtes de la montagne blanche, un manoir remontant au moins à la guerre des Albigeois. Inutile de vous dire qu'il y vivait bien plus heureux qu'un roi, à chasser le lièvre et le loup, à sabler le vin de Cahors, et à se faire lire tous les mois par le curé (qui le devinait quelquefois) le logogriphe du *Mercur*e. Un jour ce bonheur l'ennuya. Il se dit que son grand-père avait vu Versailles; qu'un de ses oncles s'était trouvé à une revue de chevaliers de Malte ; que son père même avait failli faire partie de l'arrière-ban de sa province, et avait découché deux nuits, et qu'il importait à l'honneur de la famille qu'il risquât une expédition. Ce point arrêté, il résolut, après mûre réflexion, de faire un voyage à Toulouse; le voilà donc qui dicte secrètement un testament à son notaire, et qui, sourd aux prières de la châtelaine, part à cheval avec son valet, armé de pied en cap. Il mit trois jours pour venir jusqu'ici, et coucha trois fois en chemin. Vers le soir du quatrième jour, et au moment où le valet le conjurait de tourner bride et de se contenter d'avoir parcouru tant de pays étrange, il arriva au petit hameau de Saint-Jory, qui fuit à notre gauche, et se hâta de demander à un paysan si Toulouse était encore bien loin?

— Oh! oui, monsieur, répondit l'homme de Saint-Jory.

— A ce mot, regardant son valet qui tremblait de la tête aux pieds, il s'écria plein d'enthousiasme : « Que la France est grande !... » Et retourna la tête de son cheval vers le Quercy où, jusqu'à la mort, qui vint tard, il se considéra comme l'égal de Christophe Colomb.

Comme j'achevais ce chapitre de l'histoire de mon aïeul, les chevaux prirent, le galop : tout à coup un mouvement extraordinaire se fait parmi les matelots, le capitaine jette son cigare, le dernier éclusier nous salue de la main, tandis que des flocons d'écume jaillissent sur le pont : des jardins, des maisons couvertes en tuiles rouges et bâties en terre et en cailloux roulés, des fabriques charmantes à contrevents verts, entourées d'orangers, tapissées de roses, apparaissent rapidement comme dans un panorama, le vénérable clocher de Saint-Sernin dresse enfin sa tête romane.

— Nous arrivons, nous sommes arrivés... Voilà Toulouse!... MARY-LAFON



Vue de Toulouse.



Fondation des jeux floraux. Clémence Isaure.

MUSEE DES FAMILLES.

VOYAGE EN FRANCE UN TOUR EN LANGUEDOC.

Vue de l'église de Saint-Sernin (Saint-Saturnin), à Toulouse.

Les églises de Toulouse. — Saint-Sernin. — Son origine. — Son architecture. — Saint-Etienne. — Cardaillac. — La Daurade. — Histoire d'une morte ressuscitée par un coup de poing. — La Dalbade. — Les caveaux des Cordeliers. — La foire des fleurs. — Les jeux floraux. — Le Capitule. — Clémence Isaure. — Montmorency. — La salle des Illustres. — Le poète Goudouli. — Les Archives. — *Lou Morou de Faudoas*. — Duvanti. — Le Parlement. — Les Calas. — Protestants et catholiques. — Réponse à Voltaire.



Vue de l'église de Saint-Sernin (Saint-Saturnin), à Toulouse.

A peine eûmes-nous déjeuné, comme on déjeune à Toulouse et à l'hôtel Casset (tenu, chose rare, par un homme d'esprit), que le trappiste me prit à part et me demanda timidement si je ne pourrais pas lui trouver un guide assez complaisant pour lui montrer les monuments religieux de la ville. Je m'offris sur-le-champ, et après avoir donné ma parole d'honneur et promis solennellement de rendre le même service à mes compagnons, me voilà guidant le bon père à travers les rues de Toulouse. Nous marchions lentement, tout le monde n'étant pas habitué à fouler d'un pied ferme ce pavé en cailloux pointus, qui fait perdre l'équilibre et déchire. Aussi, pour abrégér la route, pensai-je tout de suite à lui raconter l'histoire du saint dont nous allions voir l'église.

— Il y a bien seize cent trois ans, mon père, dis-je en lui montrant les colonnes de marbre rouge du Capitole, qu'un édifice de ce genre, bâti par les Romains, s'élevait là-bas vers une place appelée aujourd'hui Saint-Quentin. On y adorait Jupiter, mais quoique des nuages d'encens n'eussent cessé d'embaumer l'autel du père des dieux, quoiqu'il ruisselât du sang des victimes, le flamme avait le front sombre, et ses lèvres murmuraient des menaces et des paroles de mort. C'est qu'alors apparaissaient au grand jour, fuyant hardiment le mystère des catacombes, ces novateurs nommés chrétiens, qui se déclaraient avec audace les ennemis des dieux, et ne craignaient pas d'aller prier et déposer des palmes sur les tombeaux des suppliciés. Leur chef surtout, appelé Saturnin, se distinguait par son zèle intrépide et ses blasphèmes, et le sacrificateur accusant tout bas Jupiter pour sa grande longanimité, songeait un jour aux moyens de punir l'impie, lorsque celui-ci passa par hasard devant le temple : à sa vue, les victimaires, prêts à sacrifier un taureau indompté, jetèrent *le cri fatal*: le flamme, à barbe blanche, d'une voix tremblante de colère, le somme aussitôt de renier la croix et *l'homme mort*; mais Saturnin, sans s'émouvoir :

— Vos temples dorés ne sont que des sépulcres, vos dieux, que de vains simulacres de métal et de bois. Tous ont vécu ainsi que vous, tous sont morts laissant une mémoire honteuse. Votre Hercule n'était-il pas souillé de crimes ? Vous lui avez décerné des honneurs divins, et pourquoi ? Parce qu'il a tué un lion et un sanglier, abattu des oiseaux à coups de flèches, nettoyé l'étable d'un roi, vaincu une folle, massacré des chevaux féroces ?... Mais ce sont là les œuvres d'un homme et non d'un Dieu. Je ne parle ni de Jupiter si mauvais fils, ni de Mercure le roi des voleurs... A ces discours, les victimaires répondirent en répétant le cri lugubre : *Mort aux athées* ! l'attachant par les pieds au taureau sauvage, après avoir longtemps irrité l'animal avec des dards, ils le lâchèrent tout à coup. Le taureau s'élança furieux du Capitole, franchit d'un bond les degrés de marbre, et traînant après lui Saturnin qui s'y était brisé le crâne, il sema par toutes ces rues les membres et le sang du chrétien. La corde ayant cassé, ce qui restait du corps fut laissé tout le jour au bord d'un cloaque, appelé depuis du Taur, et ce n'est qu'au milieu de la nuit que les chrétiens s'en approchèrent. Alors deux vierges courageuses, connues sous le nom de saintes Pucelles, vinrent recueillir ces débris sanglants et les cachèrent dans une fosse très-profonde. Saint Hilaire, successeur de saint Saturnin, qu'on prononça depuis Sernin, lit jeter une voûte sur ces reliques; à la fin du quatrième siècle, Sylvius y commença une église achevée par saint Exupère. Enfin, en 1060 le Toulousain Raymond la rebâtit de fond en comble et conduisit le nouveau bâtiment depuis le fondement jusqu'au-dessus des fenêtres. Vingt-six ans après le pape Urbain la dédia, et en 1119 le pape Calixte, venant tenir un concile à Toulouse, consacra solennellement le grand autel du chœur.

Pendant ce temps, nous étions arrivés devant la magnifique basilique, et le trappiste restait muet d'admiration. Figurez-vous une croix latine terminée à l'orient par un groupe de neuf chapelles semi-circulaires, dont cinq adossées à l'abside et quatre aux transepts. Au-dessus des chapelles, et dominée elle-même par les murs de la nef principale, s'élève majestueusement l'abside ; puis, du sein de ce beau vaisseau, sort et s'allonge dans les airs le clocher à fenêtres cintrées, dont la flèche apparaît au loin comme le phare de Toulouse. Après un coup d'oeil de connaisseur donné aux fenêtres remarquables par l'ornementation simple mais élégante des corniches et que Mérimée a louée à bon droit, nous descendîmes dans l'église, qui est divisée en cinq nefs par quatre rangées de piliers. Là, sans nous inquiéter de savoir si les colonnes engagées dans les piliers qui font face à la nef portent des chapiteaux médiocrement sculptés ou non, sans blâmer les tailloirs à moulures, les pilastres des piliers collatéraux, les voûtes cintrées avec des arcs doubleaux dépourvus d'ornements, nous nous sentîmes tous les deux saisis d'une émotion profonde à la vue de cette grande pensée catholique écrite si magnifiquement en pierre, par la foi, dans la vieille église. Le religieux avait incliné la tête et priait; je fis comme lui, et, après nous être arrêtés quelques instants devant un portail qui renferme, dans ses chapiteaux historiés, les châtiments réservés à ceux que les sept péchés capitaux conduisent en enfer, nous nous dirigeâmes vers l'église Saint-Etienne.

Cette antique cathédrale de Toulouse diffère si brusquement de Saint-Sernin, que le trappiste en fut frappé. On assure qu'elle remonte à saint Martial, qui la bâtit en venant évangéliser les Gaules. On montrait autrefois, en preuve, du sang de saint Etienne, à qui le fondateur l'aurait dédiée. Mais bien qu'en -1387 un pieux archevêque l'eût renfermé, au dire de l'auteur des Gestes lolosains, dans un reliquaire représentant la tête et, partie du corps du saint portés par deux grands anges dorés, le fait est moins certain que la date de reconstruction de l'église actuelle. C'est en 1275, que mossiro Bertrand de l'Isle, évêque de Toulouse, en rebâtit, le, chœur et les chapelles voûtées qui l'entourent. Deux cents ans plus tard, Pierre Dumoulin bâtit ic portail, et, en 1531, on éleva la tour qui le surmonte. Une heure se passa pendant laquelle le trappiste, penché sur des inscriptions tombales, semblait avoir oublié les vivants dans la compagnie des morts; je crus devoir le rappeler sur la terre pour lui parler des merveilles de l'ancienne Toulouse :

— Voyez-vous cette tour massive, mon père ?...

— Cette tour ? me répondit-il, comme un homme venant de l'autre monde.

— Oui, ce clocher, sur lequel on pourrait asseoir Toulouse au besoin. Vous ne devinez pouf-être pas pourquoi on en lit la hase si large et les murs si épais? C'est que la grande cloche de la cathédrale, appelée Cardaillac, de l'archevêque qui l'avait donnée en 1387, s'étant rompue après avoir sonné cent trente-neuf ans, on en fondit, une nouvelle lorsqu'on bâtissait le clocher, et ce clocher fui fait pour la cloche. Celle-ci, en effet, appelée aussi Cardaillac, en mémoire du premier parrain, était d'une dimension telle que la tradition en porte fabuleusement le poids à cinq cents quintaux. La cloche, assure-t-on, le disait ; elle-même, tontes les fois qu'après avertissement préalable à son de trompe, pour éviter le saisissement produit par sa terrible sonnerie, on la mettait en branle :

Cardaillac m'appeli,
Cinq cents quintals pesi.

Cardaillac je me nomme,
Cinq cents quintaux je pèse.

On la rompit à coups de marteau en 1793, et les mugissements qu'elle poussa, pendant quatre jours, terrifièrent le boucher Cantagrel lui-même.

Nous passâmes de Saint-Etienne à la Daurade, fondée en 486 par celle bonne reine des Goths, qui aimait tant les bains, que le peuple, pour ce motif, l'appela *reine au pied d'oie*, et les romans, *reine pédauque auqua* étant le nom de l'oie en ce pays. Je laissai quelque temps le moine avec les souvenirs de la douce Ransahilde, puis lui montrant une pierre à laquelle était scellé un gros anneau de fer :

— Voilà, dis-je à voix basse, un caveau qui fut le théâtre d'une étrange scène, il y a quatre-vingts ans.

— Voulez-vous me la raconter ?...

— Volontiers. Il y avait alors à Toulouse la femme d'un conseiller du Parlement, célèbre dans toute la province par sa beauté, et par la passion vraiment extraordinaire qu'elle avait pour le poisson. Impossible de servir autre chose sur sa table. Son mari, qui l'aimait éperdument, dépensait sa fortune à satisfaire ce goût effréné. Comme les communications entre Cette et Toulouse, et surtout avec Bordeaux, étaient moins faciles qu'aujourd'hui, des courriers spéciaux allaient et venaient sans cesse de l'une à l'autre mer, pour apporter la marée de la belle conseillère. Il en résultait que son humeur variait selon l'arrivée ou le retard du mannequin, et que ses gens, qui en redoutaient les éclats, étaient toujours dans les alarmes. Quelques jours après les fêtes de Pâques, le conseiller entre un matin, tout joyeux, dans la chambre de sa femme, et lui montre une carpe magnifique, monstrueuse, que le premier président de la Cour des aides de Montauban avait pêché lui-même à Beausoleil, et dont il se hâtait de faire hommage à la femme de son collègue, avec les vers les plus galants. La dame fourra l'épître dans sa poche, sans la lire, et fit accommoder sur-le-champ la doyenne de Beausoleil. On dit qu'elle était délicieuse; aussi, emportée par sa goinfrerie, la belle conseillère l'attaqua si gloutonnement qu'elle s'étrangla.

— Pauvre femme !...

— Vous jugez du trouble et des cris du mari. Il envoie chercher le chirurgien-barbier du coin, le maître chirurgien-juré, le professeur en médecine du roi ; ces messieurs vinrent, tâtèrent le pouls à la morte, et secouant gravement leurs perruques, déclarèrent qu'elle s'était étranglée; et, comme l'infortuné mari se désespérait, ils lui offrirent, pour le consoler, d'ouvrir le cadavre et de lui montrer la cause de l'accident. Furieux, il les poussa dehors par les épaules, mais sa femme n'en fut pas moins morte et enterrée le soir même dans ce caveau qui est ; sous nos pieds.

Il était, en ce temps-là, dans les mœurs des riches de laisser inhumer leurs femmes avec leurs bijoux. Or, dans ses regrets désespérés, le mari, observant à la lettre cette vieille superstition païenne, ne voulut pas qu'on dépouillât sa femme d'un seul des ornements qu'elle avait portés pendant sa vie. On l'enterra donc parée de tous ses bijoux, en grande toilette de bal. Tous ses gens pleuraient ou faisaient semblant ; mais les deux qui se distinguaient le plus par leurs cris étaient le maître d'hôtel et la femme de chambre. On eût pu croire que la certitude de se voir renvoyés puisqu'ils devenaient inutiles, ajoutait à leur douleur ; mais, en y regardant de près, un observateur aurait bien deviné que cette douleur était trop exagérée pour ne pas

cacher quelque dessein. Sept heures plus tard, en effet, quand l'horloge de la Daurade eut répété minuit aux hiboux du clocher qui l'entendaient seuls, vous auriez vu cet homme et celle femme pénétrer dans l'église, et, à la lueur d'une lanterne, se diriger vers l'endroit où nous sommes. Effrayés du bruit de leurs pas, du silence, de la solitude, des ombres qui semblaient se lever derrière eux et les suivre, ils arrivèrent haletants à la porte du caveau, et la femme, posant la lanterne à côté de la pierre, dit à l'homme d'une voix altérée :

— Au moins tu tiendras la promesse ?...

— Oui, une fois riche, je t'épouserai.

— Jure-le-moi maintenant ?

— Maintenant ? dit l'homme en frissonnant des pieds à la tête.

— Je le veux : car je suis sûre que tu ne me tromperas pas.

Il fit ce serment, et la femme, lui reprochant sa faiblesse, passa une barre de fer dans l'anneau de la pierre, qu'en réunissant leurs efforts ils parvinrent à soulever. Un moment épouvantés devant cette obscurité muette du caveau, ils hésitèrent : la femme, la première, ramassant la lanterne, s'y engagea, et l'homme la suivit. Il fallait que la cupidité qui les poussait fût bien forte pour les entraîner sous ces voûtes sépulcrales. Là étaient rangés plusieurs cercueils, selon la date de leur descente : après un long regard de terreur jeté autour d'eux, ils découvrirent celui de leur maîtresse. Cette pâleur, cette immobilité de la mort paraissaient plus effrayantes encore avec les bijoux qui étincelaient sur le cadavre. La vue de ces richesses rassura pourtant les spoliateurs qui, s'encourageant mutuellement, retirèrent la morte de la bière et se mirent à la dépouiller avec un empressement doublé par leur frayeur. Bagues, bijoux, dentelles, ils lui prirent tout, enveloppant leur butin funèbre dans le propre mantelet de la morte.

— Partons, dit alors précipitamment le maître d'hôtel, il me tarde de respirer l'air de Tounis !...

— Non, répondit la femme de chambre, non, pas avant de m'être vengée de tout ce que cette exécrationnelle conseillère m'a fait souffrir de son vivant !...

— Te venger sur une morte ! reprit avec un gros rire le maître d'hôtel à demi familiarisé avec ce spectacle lugubre, et comment ?...

— Tu vas voir !...

A ces mots, la femme de chambre s'approche de la conseillère dont la tête était penchée sur le bord du cercueil, et la prenant par ses longs cheveux, elle se met à lui donner des coups de poing.

— Attends, s'écrie en riant son complice, je vais lui payer tes dettes et les miennes ; car, si elle t'a grondée quelquefois, je vivais, moi, sur les charbons ardents quand je n'avais pas de poisson.

Il lui applique, en disant cela, un vigoureux coup de poing sur la nuque, auquel répondit un éternuement sonore qui fit retentir tout le caveau. Imaginez-vous la frayeur de ces misérables ! Se précipitant dans l'escalier, sans avoir la pensée de se dire un mot, ils s'enfuirent en courant de toutes leurs forces. La conseillère, sauvée cependant par la brutalité du maître d'hôtel, qui lui avait fait rejeter l'arête avec laquelle elle s'était étranglée, revenait peu à peu à elle. Quand elle se vit presque nue, au milieu de ces cercueils éclairés par la lanterne qu'avaient laissée dans leur terreur ses domestiques, elle s'évanouit, et ce ne fut qu'après trois heures lutte morale et d'efforts qu'elle parvint à recueillir assez de forces pour s'envelopper dans le drap mortuaire, ramasser la lanterne et sortir du caveau. Trouvant les portes de l'église

ouvertes, elle s'achemine vers sa maison. Il y avait alors à Toulouse des veilleurs chargés de crier la nuit dans les rues, à partir de trois heures du matin :

— Nobles et bourgeois, priez pour les âmes des morts ! Au moment où le veilleur de la Daurade achevait son cri, il se trouve, en se retournant, face à face avec la conseillère, et tombe mort de frayeur.

Celle-ci allait toujours sans regarder derrière elle, et parvint enfin à sa maison : le marteau, saisi d'une main tremblante, retombe deux fois ébranlant le portail. La femme de chambre, qui ne dormait pas, se lève, ouvre la croisée, et, à la vue du drap mortuaire, pousse des cris affreux. On accourt, et on ne peut en tirer que ces mots :

— Madame !...

Pendant ce temps, l'infortunée conseillère, transie de froid, heurtait plus fort : un valet descend pour ouvrir, et remonte fou de terreur en criant :

— Madame!...

Enfin, quand le conseiller, les yeux rouges de larmes, vient lui-même pour s'informer de la cause de ce tumulte, qui rencontre-t-il d'abord, car tous ses gens s'étaient enfuis ?... sa femme !

Je vous laisse à penser si, le premier moment de stupéfaction sauvé, la joie fut grande ! il se tint pour si heureux, que non-seulement il pardonna aux deux larrons qui avaient ressuscité sa femme, mais qu'il les combla de bienfaits : quant à la conseillère, elle renonça au poisson; et, six mois après son enterrement, on baptisa son premier-né à la Daurade, ce qui fit dire plaisamment au peuple, en parlant de cet enfant :

Acôs es moussu de Panat

Que fouguel puleul mor que nat

Voilà un de Panât

Qui fut plutôt mort que né.

En sortant de cette église, nous tournâmes vers la Dalbade, qui doit son nom à ses murs autrefois blanchis avec soin en l'honneur de la Vierge ; et après une courte station, je conduisis le père à l'ancienne église des Cordeliers. Avant la Révolution, les caveaux en étaient célèbres par la propriété merveilleuse qu'ils avaient de conserver les corps. On voyait là des cadavres desséchés remontant à plus de trois siècles, et on cite encore l'histoire d'un médecin qui mourut de saisissement en revoyant le corps de son père mort depuis trente ans. Les savants, comme vous le pensez, ne laissèrent pas échapper une si belle occasion de faire des mémoires : ils épuisèrent tous les auteurs grecs et latins pour expliquer une chose qu'en 1750 un simple maçon démontra seul, en rappelant que, le sol et le sous-sol de l'église se composant de creux superposés où l'on avait éteint la chaux à mesure qu'on élevait l'édifice, tous les corps ensevelis dans ces lits calcaires étaient en effet séchés au bout d'un certain temps, et retirés dans un état de conservation parfaite. Nous revînmes à l'hôtel Casset par la place Saint-George, et je montrai au trappiste l'endroit où, en 1518, un frère du couvent dont nous quitions les murs, le fameux Thomas de Illirico, prêchait en public avec tant de succès, qu'il fit abolir tous les jeux et brûler les cartes, au grand désespoir des taverniers. Vingt-cinq cartiers, réduits à la misère, s'en plaignirent au Parlement qui, après en avoir délibéré, maintint l'abolition des cartes, mais décida que les cartiers seraient dispensés de faire le chef-d'œuvre de ligueur, afin qu'ils pussent, dit l'arrêt, *prendre un autre métier*.

Dix jours après cette première course, le cousin de lord Plampin et sa fille vinrent me chercher à Balma, ancien lieu de plaisance de l'archevêque, et me rappelèrent la parole donnée. Nous rentrâmes donc à Toulouse. C'était la foire des fleurs : les rues Saint-Rome, de la Pomme et la place du Capitole, ressemblaient à des parterres. Des plates-bandes artificielles où brillaient, parmi les fleurs les plus fraîches du printemps, des corbeilles de roses, d'œillets et de violettes, caressaient partout la vue et embaumaient l'air. A chaque pas les jeunes bouquetières des faubourgs, les jardinières du canal, dont le costume composé d'un jupon blanc serré à la taille par un corset de velours, et d'un bonnet orné, en guise de ruban, d'une large bande de mousseline qui rappelle la *vitta* romaine, est si gracieux et si pittoresque, nous arrêtaient avec leur patois doux comme le gazouillement des oiseaux.

— Madoumaisèlo, un manadet de mimoïsses per bous flouca! mademoiselle, une poignée de violettes pour vous fleurir !...

Miss n'en revenait pas, tant ce tableau, éclairé par le plus radieux soleil de mai, lui semblait ravissant. La joie qui animait tous les visages, l'air de fête que semblait avoir pris Toulouse, étaient pour elle une énigme dont je m'empressai de lui donner le mot.

— Vous allez assister, mademoiselle, à l'une des solennités les plus chères à la vieille capitale de l'Occitanie. C'est aujourd'hui qu'on célèbre les jeux floraux, et que les habitants de la cité Palladienne, comme autrefois les Grecs aux jeux olympiques, vont couronner la poésie et les poètes. Tous les ans, quand le gentil mois de mai refleurit, et que la campagne, selon l'expression piquante de Goudouli, l'Anacréon languedocien, reprend sa robe verte, des académiciens, nommés mainteneurs, s'assemblent pour distribuer des fleurs d'argent et d'or. Ils donnent une amarante au poète lyrique dont la pièce a été jugée la meilleure ; un souci récompense l'élégie, une violettes le poème, un lis l'hymne à la Vierge.

— Et depuis quand fait-on cela? Me dit l'Anglaise, en attachant ses regards avec intérêt sur cette large croisée du Capitole que décorent des colonnes de marbre rose.

— Oh ! depuis plus de cinq cents ans. Figurez-vous qu'il ne s'agit de rien moins que de remonter, pour trouver l'origine de cet usage, à l'année 1324. Aux approches de la Toussaint de l'année précédente, sept amis des lettres invitèrent par une circulaire tous les poètes de *la langue d'Oc* à se rendre à Toulouse le 1^{er} mai suivant, leur promettant qu'une violettes d'or serait donnée à celui qui aurait trouvé les meilleurs vers. On répondit à cet appel, et Armand Vidal, de Castelnau, obtint la fleur promise avec un chant en l'honneur de la Vierge. Vers ce même temps, ou peu après, une noble dame de Toulouse, nommée Clémence Isaure, légua, dit-on, tous ses biens pour subvenir à l'entretien des jeux et à l'achat de ces fleurs. En mémoire de ce bienfait, une statue de marbre blanc lui fut élevée dans le Consistoire des capitouls, et tous les ans son éloge précéda la proclamation des prix poétiques.

— J'ai vu souvent avec peine, dit en souriant la jeune miss, que, dans notre pays si éclairé, le ridicule soit toujours prêt à s'attacher aux personnes de mon sexe qui aiment les lettres et les cultivent : voilà au moins une exception honorable pour Toulouse.

— Les dames du seizième siècle pensaient comme vous, mademoiselle, car, loin de redouter la lice, elles sollicitèrent en ces termes la permission de s'y montrer :

A vous monsieur le chancelier,
Très-nobles capitouls aussi,

Maîtres qui avez bruit singulier
Et à tous ceux qui sont ici ;
Supplient humblement les femmes
Tant les moyennes que grand'dames,
Disant que madame Clémence,
Que Dieu pardoit par sa clémence,
Laquelle les trois Heurs donna
Jadis voulut et ordonna
Que qui voudrait pourroit dicter
Sans les femmes en excepter...

Aussi profitent-elles de la permission, et voit-on fréquemment dans leurs blanches mains les fleurs d'argent et d'or. Mais la foule se précipite vers le Capitole. Voici le moment de la cérémonie, hâtons-nous et entrons les premiers. Grâce à l'obligeance d'un successeur municipal des capitouls, ceint prosaïquement de son écharpe tricolore, aux lieux mêmes où les magistrats populaires de la vieille Toulouse portaient avec tant de fierté le manteau mi-parti de salin blanc et d'écarlate, nous pénétrâmes dans la cour assez à temps pour voir la place où fut décapité Montmorency.

— C'est là, mademoiselle, dans ce coin. On dressa l'échafaud vis-à-vis cette statue d'Henri IV, incrustée dans le mur : tout le monde implorait la grâce de Montmorency; le roi Louis XIII ne demandait pas mieux que de l'accorder, mais le cardinal de Richelieu voulait sa mort, et le Parlement le condamna.

— Quel était son crime? me dit l'Anglais.

— Celui dont on l'accusait était le crime de rébellion. Il avait épousé la querelle de monsieur, frère du roi, et s'était laissé prendre dans un combat, à Castelnaudary, par un capitaine des gardes, qui déposa ainsi au Parlement :

« Le feu et la fumée dont le chef de l'armée ennemie était couvert m'ont d'abord empêché de le distinguer; mais voyant un homme qui, après avoir rompu six de nos rangs, tuait encore des soldats au septième, j'ai jugé que ce ne pouvait être que M. de Montmorency ; je ne l'ai su certainement que lorsque je l'ai vu à terre, sous son cheval mort !... »

— Belles paroles! s'écria milord; je donnerais cent guinées pour que ce Guitaut fût né Anglais!...

— Vous auriez un hâbleur de plus, répondis-je.

— Comment !... ce n'est pas exact ?...

— Hélas ! non ! et l'histoire lui donne un cruel démenti. Voici ce qu'elle dit, l'impitoyable : Le duc de Montmorency, monté sur un courtaut trop faible pour ne pas fléchir sous le poids de ses armes, visitait les avant-postes : au sortir d'un chemin creux, il se trouva tout à coup au milieu d'un parti de l'armée royale, et après avoir espadonné quelques instants au hasard, il cria qu'on lui ôtât son casque qui l'étouffait, et se rendit.

— Ce n'était pas un rebelle bien dangereux.

— Le cardinal le pensait comme nous ; mais en voyant un bracelet de diamants, orné d'un portrait qu'il portait au bras, il changea d'avis, et le roi lui-même, incertain jusque-là, signa la sentence fatale dès qu'on lui eut montré ce bijou.

Le 29 octobre 1632, et par une matinée froide et sombre, on conduisit donc là-haut le dernier des Montmorency ; puis la croisée de face s'ouvrit; il fit un pas et se trouva

sur l'échafaud : tête nue, habillé de toile et suivi par son confesseur, il s'inclina devant la statue d'Henri IV et s'écria, dit-on : « Ah! mon parrain, si vous viviez, je ne périrais pas ainsi ! » Puis, on le vit s'agenouiller devant le bourreau qui, en lui tranchant trop violemment la tête, teignit le pan de mur de sang.

— Vous en êtes sûr?... dit l'Anglais avec joie.

— Oh! très-sûr....

Il s'empressa d'en arracher une petite pierre, et me suivit ensuite dans la salle des Illustres, plus heureux que ceux qu'on allait couronner. La salle des Illustres, ainsi appelée parce que les portraits des hommes célèbres nés à Toulouse, ou que Toulouse vit grandir, en ornent les murs, forme un carré long, comprenant pour ainsi dire toute l'aile droite du Capitole, depuis le portail jusqu'au théâtre. Le fond était occupé par les mainteneurs des jeux floraux, gravement assis sur leurs sièges ; des dames en toilette printanière, les étudiants de la Faculté et quelques poètes des villes voisines, croyant encore à Clémence Isaure, se pressaient dans le milieu et sur les bas côtés. Un académicien à la douce faconde, à la parole melliflue, commença par lire l'éternel éloge de Clémence. Puis un secrétaire perpétuel, arrière-petit-fils de cette dame enterrée vivante à la Daurade, prouva dans un fort beau rapport que jamais la poésie n'avait donné de meilleures espérances en Languedoc; les vainqueurs applaudirent, leurs amis et leurs parents firent chorus, et un mainteneur, à tête blanche, après avoir proclamé les noms de ceux qui obtenaient l'amarante, l'églantine, le lis, la violette et le souci, annonça une lecture si intéressante qu'elle mit tout le monde en fuite. Entraîné par la foule, le dernier mainteneur lui-même avait disparu. Nous restions seuls. C'était le moment de la vengeance, et j'avais eu tant d'ennui, que je le saisis sans pitié.

— Toulouse, dis -je à la jeune miss, tandis que son père passait en revue les Illustres ; Toulouse, qui s'enorgueillit avec raison de ses orateurs et de ses légistes, n'a jamais eu qu'un poète.

— Lequel ?

— Celui qui nous regarde d'un air moqueur du haut de son cadre poudreux, et dont le nom est écrit en lettres d'or.

— Goudouli ?...

— Oui, Goudouli, le poète populaire par excellence. Fils d'un chirurgien, il naquit en 1579, et fut élevé avec soin au collège des Jésuites. En quittant les révérends pères il tomba dans les mains des légistes, car ne pas apprendre le droit, à Toulouse, fut de tout temps regardé comme une sorte de forfait. Le Digeste, pourtant, lui plaisait moins que la poésie, et il finit par le sacrifier au bonheur de faire des vers. Or, et Dieu en soit loué, la langue française avait alors fort peu de crédit à Toulouse; le patois languedocien, écho doux et mélodieux de la vieille langue d'Ausone, était l'idiome national. Goudouli le choisit pour exprimer ses idées originales, poétiques et gracieuses tout à la fois ; aussi, au lieu d'un rimeur médiocre et probablement inconnu comme mille lauréats des jeux floraux, Toulouse eut un poète immortel. Je suis au désespoir, mademoiselle, de ne pouvoir vous faire sentir le piquant et la grâce de ses compositions que par un décalque insuffisant et pâle ; mais, puisque vous savez l'italien, écoutez ces strophes charmantes:

Ouey què lè mes de mai coummenço,

A l'aunou del pais moundi,

Moun cor se bol regaillardi

Su las flous de damo Clamenso.

Aujourd'hui que le mois de mai commence,
En l'honneur de Toulouse,
Mon cœur veut bondir de plaisir
Sur les fleurs de dame Clémence,

Le Cel noun bey pas de ta bèlos
Quan lè printens fa sous ramels;
Tabès y miraillo lous els
Jusquo que t'y fan mimarèlos.

Le Ciel n'en voit point de si belles
Quand le printemps fait ses bouquets.
Aussi y mire-t-il les yeux
Jusqu'à ce qu'ils soient éblouis.

Jamai l'a granisso n'y truco,
Jamaï n'y toumbo neu ni tor;
Lè soulel soûl las nouriris d'or
Quan derrambulho sa perruco.

Jamais la grêle ne les brise.
Jamais ne les couche neige ni glace;
Le soleil seul les nourrit d'or
Quand il démêle sa brillante chevelure.

Ouey doun countinaudos flouretos
Çounlinuats dè mè rabi
E cent ans posco jou serbi
Qai manlen bostros coulouretos.

Aujourd'hui donc, mignardes fleurettes,
Continuez de me ravir,
Et puissé-je servir cent ans
Qui maintient vos mignonnes couleurs.

—Je comprends, dit l'Anglais, en venant nous rejoindre, ce mister Goudouli était apparemment quelque chose comme le coiffeur-perruquier d'Agen, qui m'a vendu des poésies dans ce jargon, quand j'allais chez lui pour autre chose.

— Ah! milord, Dieu vous pardonne ce blasphème ! mais il est si grand que j'en doute. Comparer Jasmin à Goudouli ! le plus trivial des charlatans au premier de nos poètes nationaux ! Tenez, sans votre qualité d'étranger, nous nous fâcherions sérieusement ; sachez-le, pourtant, j'aime mieux les quatre strophes que vous venez d'entendre, que tout le baragouin prétendu poétique du Figaro d'Agen : idées vulgaires, images vulgaires, style vulgaire, voilà ce que vous trouvez dans ce vulgaire rimailleur. Il y a mieux, il ne sait pas même le patois dans lequel il écrit. Mais laissons cet homme, de grâce, et venez voir la salle des Archives.

Traversant de nouveau la grande cour du Capitole, nous prîmes un escalier assez large, pavé en petits cailloux, et de pente si douce, que des bœufs pourraient sans peine, comme à l'Hôtel-de-Ville de Genève, y traîner de l'artillerie. Cet escalier mène aux archives, qui nous furent ouvertes avec le plus gracieux empressement. Là, tandis que milord faisait passer sous son lorgnon tous les capitouls peints sur le vélin, je lisais à sa fille ce passage curieux du livre des Annales.

« Le 10 mars 1443, Charles VII vint de Montauban à Toulouse. La reine y lit son entrée, portée en croupe par le Dauphin sur un cheval blanc. Les huit capitouls mirent la reine, le Dauphin et le cheval sous un dais aux armes de France, dont chacun de ces magistrats, en grand costume, portait un bâton. La reine était vêtue d'une robe bleue doublée d'hermine, et coiffée d'une sorte de chaperon de gaze, relevé sur le front en forme de croissant. Elle avait les bras jetés autour du Dauphin, couvert d'une houppelande grise qui lui descendait jusqu'au-dessous du genou, avec un bonnet uni sur la tête.

« Le grand Conseil délibéra de lui faire un présent pour sa joyeuse entrée, et lui envoya demander ce qu'elle préférait, de cinquante marcs d'argent ou de pièces d'orfèvrerie ? La reine répondit par l'organe des receveurs de ses deniers, que des tasses ou coupes en vermeil lui seraient agréables. Il fut alors avisé avec quelques orfèvres que coûterait chaque pièce de dorure. Et leur ayant été répondu qu'il en coûterait trois écus par pièce, il fut délibéré qu'il valait mieux donner cinq cents livres à la reine. »

Miss tourna le feuillet plus haut vers les premières pages du livre, et voyant dans la vignette une figure toute noire avec une ligne blanche au front, elle me demanda ce que disait, à ce sujet, l'écriture gothique. Le voici, mademoiselle :

« Au commencement du quinzième siècle, un jeune bourgeois de Toulouse, nommé Anselme Izalguier, entraîné par sa passion des voyages, se rendit en Afrique, et s'y maria peu de temps après avec la fille de l'un des chefs de ces peuplades barbaresques. Au bout de douze ans, l'amour de la patrie se réveilla si énergiquement, que, bravant, tous les périls, il quitta l'Afrique. Dans l'automne de 1413, on le vit arriver à Toulouse avec six esclaves, sa femme, et une jeune fille qu'il avait eue de la belle Calcasais. Jugez de la réception enthousiaste qui lui fut faite ! Après les premiers épanchements et les premiers transports de joie, il se hâta de se mettre en règle avec l'Eglise, et fit baptiser sa femme et sa fille. Cette dernière, à laquelle on donna le nom de Marthe, était noire comme la mère, à l'exception d'une petite ligne blanche qui rayait son front, et de deux doigts de la main gauche qu'elle avait blancs. Du reste, on la trouvait si belle, que tous les jeunes Toulousains la demandèrent en mariage. On la donna plus tard au seigneur de Faudoas, et de cette union naquit un fils noir comme la mère, qu'on appelait le More de Faudoas, lou Morou de Faudoas. »

— Ah ! je vais écrire toutes ces histoires en Angleterre, dit miss...

— Et moi, pendant ce temps, je montrerai le palais à votre père, répondis-je. Suivez-moi, milord, il y a, dans ces rues sombres de la vieille Toulouse, de curieuses choses à voir et à savoir.

— Nous voici d'abord dans la place Saint-Georges. En 1572, année à jamais néfaste de la Saint-Barthélémy, et le 3 septembre, avant le jour, tous les huguenots furent arrêtés par l'ordre du président d'Aliis cl. du procureur général Duranti, son beau-frère. Le Parlement instruisait leur procès, et pendant un mois ils espérèrent. Mais, le 8 octobre au matin, Jacques Duranti, qui avait reçu des ordres particuliers de la

cour, se transporta à la Conciergerie avec huit assassins portant la croix blanche au chameau, et commandés par un misérable coupe-jarrets nommé Lalour, et fit massacrer, sous ses yeux, les prisonniers au nombre de trois cents. Les cadavres des victimes, entièrement dépouillés, restèrent exposés deux jours aux outrages de la populace, qui put voir, pendant le même temps, cinq conseillers du Parlement, et du sénéchal, le savant doras de Réalmont, Ferrières, Lagier, Moras et Lamire, pendus en robes rouges à l'ormeau du Palais !

— Horrible exécution ! s'écria milord tout ému.

— Et cruellement expiée ; car, en révolution, la violence engendre la violence, le sang appelle le sang. Dix-sept, ans plus tard, Duranti, voulant enrayer le mouvement qu'il avait accéléré lui-même, périt de la propre main des assassins d'octobre. Poursuivi, au sortir du palais, par la ligue en fureur, il se réfugia d'abord dans le Capitole, d'où on le fit passer, la nuit, au couvent des Dominicains. Là, tous les anciens égorgeurs des huguenots se portèrent en tumulte, et, lui reprochant de soutenir le meurtrier des Guise, Henri III, l'arrachèrent des bras de sa jeune femme, Rose Caulet, et le massacrèrent, le 10 février 1589 ; puis on traîna son cadavre par les rues jusqu'à cette place Saint-Georges, et on le pendit, avec le portrait du roi, à la grille du pilori!...

— Et le Parlement, que faisait-il pendant ce temps ?...

— Il courbait la tête, milord, et laissait passer la vague populaire.

— C'est une tache de plus sur sa mémoire, que doit maudire tout ami de l'humanité, en songeant aux Calas.

— Permettez, milord ; vous partagez, je le vois, l'erreur commune. Erreur accréditée par Voltaire dans l'intérêt de son système philosophique, mais dont il faudra revenir.

— Quoi ! que prétendez-vous dire ? Que les Calas étaient coupables ?

— A Dieu ne plaise, milord ! je redouterais trop de porter un faux jugement. La seule chose que je soutienne, c'est qu'il existait contre ces malheureux des charges si fortes, que le Parlement, comme les capitouls, ne pouvait se dispenser de les condamner.

— Mais leur réhabilitation ?...

— Elle fut l'œuvre d'un tribunal de cour.

— Mais les plaidoyers si touchants de Voltaire ?...

— Voltaire travestit tous les faits et supprima toutes les preuves.

— Est-ce possible ?...

— Je vais vous le démontrer, car, arrachant ce dossier célèbre à la poussière des archives, j'en ai lu et relu chaque pièce, et peux vous raconter cet épisode comme si je l'avais vu. Justement nous voici rue des Couteliers. Levez les yeux sur cette maison en briques, dont le rez-de-chaussée se compose d'un corridor et d'une boutique, et qui est percée de quatre fenêtres, deux à chaque étage. Le 12 octobre 1761, on frappait, à neuf heures du soir, à la porte de cette maison. Ceux qui l'habitaient ne répondirent pas d'abord ; mais, au bout de quelques instants, un jeune homme ouvrit la porte, et parut tout ému en reconnaissant le capitoul David Beaudrigue, escorté de ses gardes.

— On est venu nous apprendre qu'il y avait ici un homme mort, dit le magistrat populaire, il faut nous le représenter.

— Sans répondre, le jeune homme, précédant le capitoul avec sa bougie, le conduisit dans l'arrière-boutique, et lui montra un cadavre étendu sur le carreau. Le capitoul s'approcha, et reconnut que ce corps était celui d'un homme de vingt-cinq à vingt-

huit ans. Le greffier notait, en attendant, qu'il était en chemise et pantalon de nankin, et que son habit bleu à boutons de métal avait été soigneusement plié et placé sur le comptoir. Celle vérification faite, le capitoul demanda le nom de la victime.

— C'est mon frère aîné, Marc-Antoine Calas, répondit le jeune homme qui lui avait ouvert.

— Comment est-il mort ?

— Je l'ignore : M. Lavaysse, un de nos amis, arrivant aujourd'hui même de Bordeaux après treize mois d'absence, et ne trouvant pas son père, qui est à la campagne, est venu souper avec nous. Après le souper, j'ai pris un flambeau, et je le suivais pour l'éclairer, lorsque, descendus dans le corridor, nous avons vu la porte de la boutique ouverte, et mon frère étendu mort par terre.

Au moment où le capitoul, à qui ce récit paraissait obscur, allait adresser de nouvelles questions au fils Calas, une immense clameur s'élève de la rue : *Ce sont les Calas qui l'ont tué, parce qu'il voulait se faire catholique !* Le capitoul prête l'oreille, et aussitôt un chirurgien-barbier, appelé Gorse, entre en se glissant parmi les gardes, détache un col noir qu'on avait mis au cadavre, et montre une ligue large et noire qui traçait un double sillon autour du cou. Le capitoul David interroge aussitôt les parents de la victime, le jeune Gaubert de Lavaysse, la servante, et voyant qu'ils répétaient, dans les mêmes termes, la version du fils cadet, il les emmène au Capitole et y fait porter le cadavre. Là, le sieur Dupuis, procédant pour les gens du roi, absents, entendit de nouveau les prévenus, et, sur leurs réponses trop uniformes pour ne pas être concertées, ordonna de les écrouer dans la prison consulaire, et d'embaumer le corps de Marc-Antoine.

Cependant une nouvelle descente eut lieu le lendemain au domicile des Calas, et les capitouls Brives et David trouvèrent sous le comptoir une corde à deux nœuds et un billot de trois pieds. Avertis de cette découverte par des lettres que l'assesseur Moynier leur faisait passer, ainsi que le constate le réquisitoire du procureur général, les Calas changent immédiatement de système. Dans son interrogatoire du 10 octobre, le père déclare qu'appelé par son fils cadet qui pleurait, il vint au magasin, et trouva son fils Marc-Antoine pendu à une corde à la porte du magasin faisant face à l'arrière-boutique. La corde, ajouta-t-il, était attachée à un billot appuyé sur ladite porte. Je pris mon fils à bras le corps, le soulevai afin de le dépendre, et le mis à terre pour lui ôter la corde du cou. Les capitouls lui firent observer tout de suite que cette deuxième version ne semblait pas plus vraie que l'autre, car le billot n'avait que trois pieds de long, et l'ouverture de la porte était de quatre et demi. Calas, dont la présence d'esprit fut remarquable du reste pendant tout le procès, répondit qu'il suffisait de rapprocher les battants, et qu'il se rappelait effectivement les avoir vus en cet état. Interrogé de son côté, son fils cadet soutint, au contraire, que la porte était grande ouverte. On procéda sans retard à une vérification, et il résulta que les battants à claire voie de la porte en question, touchant la terre quand on les rapprochait, le billot ne pouvait y tenir et roulait de lui-même ; à plus forte raison l'aurait-il fait sous le poids d'un jeune homme grand et fort comme Marc-Antoine.

Armée de ces preuves accablantes, l'accusation disait que Calas avait étranglé ou laissé étrangler son fils dans l'arrière-boutique, et que le fils cadet, et Lavaysse arrivé le soir même à Toulouse et qui ne put faire trois lieues pour aller rejoindre son père

à Caraman, un certain Cazeing, dont Marc-Antoine aurait dû épouser la fille, et un ou deux autres fanatiques, restés inconnus, avaient participé à la perpétration du crime. Des cris, en effet, avaient été entendus vers les huit heures; un homme, habillé de gris et en chapeau bordé d'argent (Lavaysse), était sorti et rentré deux ou trois fois la veille, on s'était débarrassé des filles en les envoyant à la campagne; et quand la vieille servante, attirée par le bruit, ouvrit sa croisée, cette exclamation lui échappa d'abord : « Ah ! moun Diou ! L'an tuat ! Ah ! mon Dieu ! ils l'ont tué ! » Quant aux motifs de ce meurtre, dont le fanatisme protestant ne pouvait se faire un grand scrupule, si l'on songe à l'exaltation qui fermentait malheureusement alors dans les têtes des proscrits de la Révocation et des pasteurs du désert, voilés d'avance au fer et à la corde, les capitouls les trouvaient dans le changement futur de Marc-Antoine. Il est sûr, car cent témoignages l'attestent, qu'il allait abjurer le protestantisme. Or, l'un de ses frères lui avait déjà donné l'exemple, et s'était banni de la maison paternelle pour éviter la mort, selon ses propres paroles ; on conçoit donc que, dans son désespoir et dans la sombre effervescence de son fanatisme, Calas, homme énergiquement trempé d'ailleurs, et voisin des Cévennes, ait permis l'accomplissement d'un acte que l'abus des textes sacrés et une fausse interprétation assimilaient, dans son imagination égarée, au sacrifice d'Abraham.

— Les magistrats en étaient si convaincus, milord, que le 10 novembre 1761, le procureur du roi conclut à ce que Calas père, Calas fils, et Anne-Rose Cabibel, femme et mère des précédents, fussent pendus *jusqu'à mort naturelle*, ensuite leurs corps brûlés à un bûcher et leurs cendres jetées au vent; à ce que Lavaysse fût condamné aux galères perpétuelles, et la servante enfermée pendant cinq ans dans le quartier de force de l'hôpital. Sur ces conclusions, les capitouls rendirent leur sentence le 18 du même mois. Mais les accusés en ayant appelé, le Parlement cassa l'arrêt des capitouls. On commença une nouvelle information, qui se termina, le 9 mars 1762, par un jugement condamnant Calas à être d'abord appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, à être rompu vif, à expirer sur la roue après y avoir demeuré deux heures, et à être consumé par le feu.

— Et il souffrit tout cela?...

— Avec un courage, milord, qui, s'il ne fut pas inspiré par le fanatisme des Cévennes, donne seul raison à Voltaire.

MARY-LAFON.

MUSÉE DES FAMILLES.

VOYAGE EN France UN TOUR EN LANGUEDOC

La cinquième merveille de Toulouse : le moulin de Bazacle. — Le Grand-Rond. — Le 10 avril 1814. — Soult. — Le canal. — Castelnaudary. — Un antiquaire. — La fabrique d'empereurs romains. — Le combat de Saint-Martin-des-Bordes. — Les bannières. — Pie VII. — La course de l'âne. — Carcassonne. — Souvenirs militaires. — Carcasse. — Tradition populaire. — La fête du roitelet. — Limoux. — *La blanquette*. — Les dragées du mercredi des Cendres. — Narbonne. — Sa grandeur et sa décadence. — Béziers. — Vue de l'Orb. — Pépézac. — Le dieu de la gueule. — Audezène. — Pézénas. — Molière. — Le poulain. — Agde. — L'étang de Thau. — Cette. — La Méditerranée. — La mésaventure d'un milord.



- Ah ! je vous rencontre enfin ! vous m'avez, parbleu, fait assez courir !
- A ces mots jetés d'une voix essoufflée, je me retournai et vis l'agronome couvert de poussière.
- Quoi ! vous me cherchiez donc ? dis-je tout étonné.
- Depuis huit jours. Et j'ai parcouru la moitié du département. Bonne terre en général, mais imparfaitement cultivée ; quant aux habitudes vinicoles, détestables : que voulez-vous obtenir de ces vignes suspendues aux érables et aux pruniers des haies ?
- Du verjus, monsieur, et par suite du vinaigre.
- Je vous quitte, dit l'Anglais à demi-voix ; à ce soir.

— Cet étranger est à cent lieues de son illustre compatriote Arthur Young, observa l'agronome; je ne le crois même pas très-capable de distinguer le trèfle anglais du sainfoin, ce qui lui serait pourtant plus utile que de venir remuer de vieux contes dans ces mesures.

— Allons, allons! suivez-moi, criai-je en riant pour l'apaiser ; je vais vous montrer à vous, homme positif, la cinquième merveille de Toulouse.

— Pourquoi pas les quatre autres ?...

— Parce que vous vous en souciez, comme milord du trèfle anglais.

— Nommez et voyons ?...

— La belle Paule.

— Quelle est cette femme?...

— Une Toulousaine de beauté rare, qui offrit, dit-on, les clefs de la ville à François Ier.

— Et puis ?

— Saint-Firmin.

— Et puis ?...

— La statue de Mataly, personnage fabuleux.

— Et la cinquième ?

— Ce beau moulin de Bazacle, que vous voyez, élevant ses toits blancs au-dessus du pont.

— Voilà ce que j'appelle des monuments utiles, et non pas ces maisons brodées sur la pierre et découpées mignardement, comme des voiles de femme, que cet imbécile d'Anglais étudie depuis dix jours avec son lorgnon.

— Ne blasphémez pas, agronome, m'écriai-je, car la première de ces maisons, sculptée par Bachelier, est nommée l'hôtel Catalan; la seconde, qu'on trouve dans la rue du Grand-Raisin, et la troisième, devant laquelle nous venons de passer en descendant au pont, et dont les ornements sont dus au ciseau du Primatice, méritent les hommages du monde entier !

— Enthousiasme d'antiquaire, mon cher ! Parlons du moulin.

— Puisque vous préférez ce monument, je dois vous dire que sa fondation se perd dans la nuit des siècles. Les meules y tournaient en 1190, car le comte de Toulouse l'atteste dans une charte de cette époque. Il appartenait alors aux religieux de la Daurade. En 1427, les capitouls donnèrent deux cent cinquante livres au prieur pour les aider à reconstruire la chaussée emportée par l'inondation. On croit que ce nom de Bazacle lui vient d'un petit gué voisin, *vadachum*, terme de basse latinité. Aujourd'hui ses quarante tournants moudraient au besoin tout le blé du Languedoc.

— Il est trop tard pour l'examiner en détail ; j'irai demain, murmura l'agronome.

— En attendant, de ce pont en briques et en pierres sur lequel nous sommes (beau pont vraiment, bâti dans le style de la place Royale de Paris, et si solidement fondé en 1544, que la Garonne a beau s'enfler et mugir en passant, elle n'en rongera jamais les piles), admirez un moment cette île gracieuse de Tounis, dont les peupliers verts cachent à moitié les maisons et la promenade du faubourg.

— C'est un coup d'oeil charmant. Mais avons-nous d'autres choses intéressantes à voir à Toulouse ?...

— Certainement ; le Grand-Rond d'abord.

— Allons-y donc.

Les arbres séculaires de cette promenade, admirable dans sa majestueuse solitude, enchantèrent notre homme. Il applaudit au dessin des allées La Fayette, si fraîches

avec leurs jeunes ormeaux; mais son admiration éclata lorsque je lui montrai ce bâtiment rouge, qui termine la perspective au delà du canal, en lui disant: Voilà une succursale d'Alfort.

— L'école vétérinaire?...

— Ouverte tous les mercredis, dis-je avec affectation, car je venais d'apercevoir l'officier de spahis qui me faisait signe, et j'étais bien certain de me débarrasser ainsi de l'agronome.

A peine, en effet, prit-il le temps de me serrer la main, et il était déjà sur le pont tournant du canal, lorsque le capitaine m'aborda avec ces mots:

— Etes-vous homme de parole ?...

— Vous allez le voir, si une course ne vous effraye pas.

— Marchez !

Je le conduisis sur les hauteurs qui bordent le canal.

— Eh bien ! vous ne sentez pas votre cœur battre plus fort, que tout à l'heure ?...

— Pourquoi?...

— Parce que nous foulons, lui dis-je, un sol baigné de sang anglais, et laborieusement labouré, il y a trente-quatre ans, par les boulets de l'Empereur.

— Serions-nous donc ?...

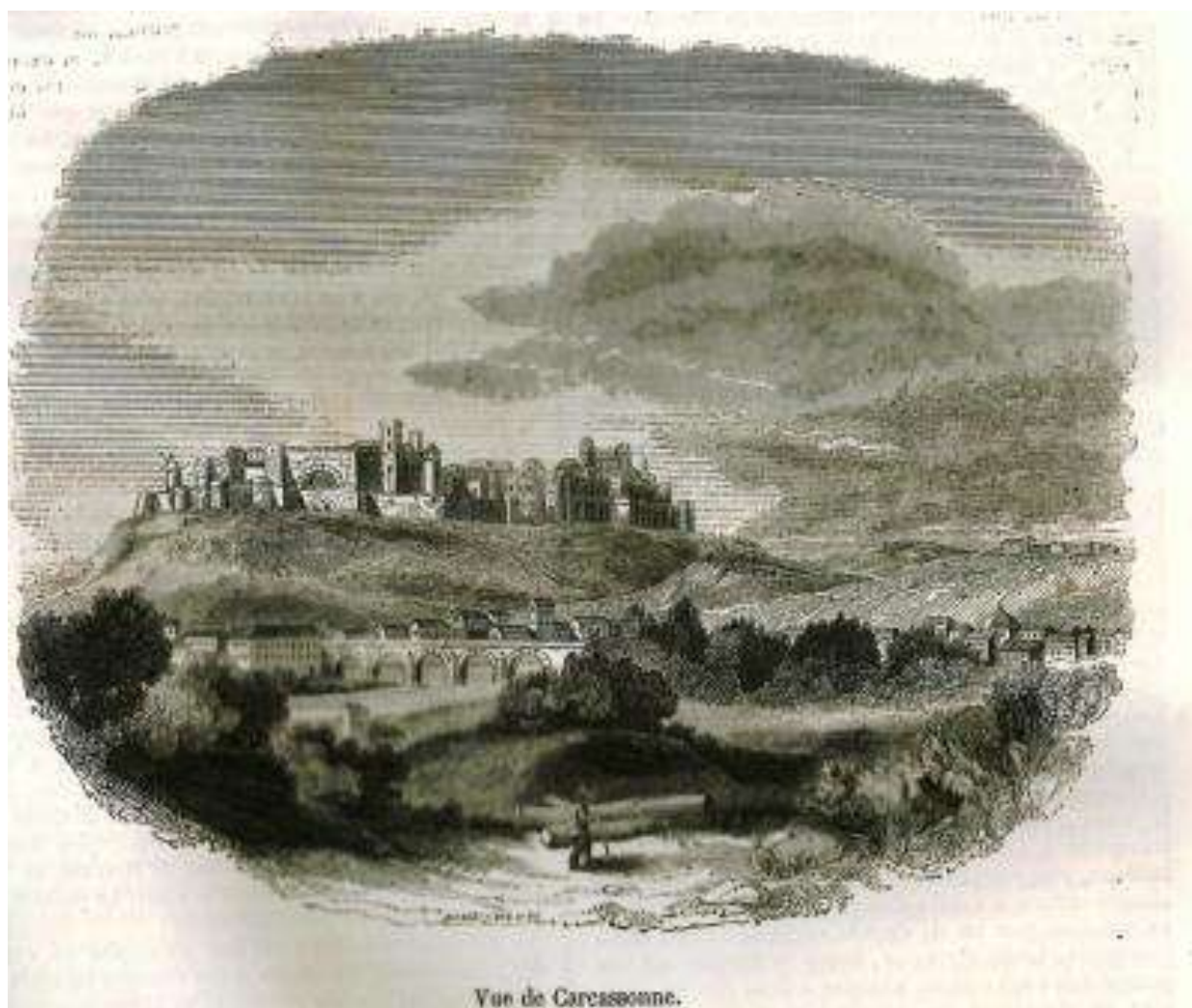
— Sur le champ de bataille de Soult, capitaine !

Il ôta son képi en lisant, sur une pyramide de pierre, cette inscription si éloquente dans son laconisme : 10 AVRIL 1814.

— Ah ! quoi, c'est là ?...

— Oui, capitaine. Le maréchal avait commis une de ces fautes qui décident du destin des empires. Au lieu d'enlever une division de dix mille hommes lancée en avant par Wellington et séparée du quartier général par la Garonne qui, en débordant tout à coup, se montra plus patriote et plus habile stratège que le meilleur lieutenant de Napoléon, Soult se tint sur la défensive et recula jusqu'à ces collines. Personnellement il ne demandait qu'à traiter, mais les soldats frémissaient d'impatience, et comme ils ne traînaient pas dans des fourgons les dépouilles de l'Espagne, ils réclamaient la bataille à grands cris. Malgré sa répugnance, Soult fut forcé de la livrer. Il se retrancha sur ces hauteurs, couvert par le canal et faisant face à Toulouse. Un système de redoutes liées entre elles et armées d'une formidable artillerie eût rendu sa position inexpugnable s'il avait su allier le sang-froid et l'ordre militaire au courage. Mais les deux premières qualités firent toujours défaut au duc de Dalmatie. L'armée anglaise, ou plutôt l'armée hispano-portugaise qui en formait l'avant-garde, vint se heurter à plusieurs reprises contre les ouvrages avancés du canal et des redoutes, et y laissa des monceaux de cadavres. Vingt mille hommes étaient déjà tombés sous la mitraille, lorsque Wellington, avant d'ordonner la retraite, porta une dernière fois sa lunette sur les redoutes et croit, s'apercevoir que la plus importante, celle du Calvinet, n'est pas armée. Une colonne d'élite, commandée par lord Beresford, est aussitôt dirigée sur ce point. Les Anglais montent en tremblant l'arme au bras, s'attendant à chaque instant à être foudroyés par quelque batterie masquée... La redoute est muette: alors un brave général se précipite avec sa cavalerie sur les assaillants pour les arrêter ; une décharge faite à bout portant l'étend raide mort, ses soldats inférieurs en nombre se replient; la redoute est prise et la défense rendue impossible. Il restait une ressource, à Soult, la montagne Noire, où jamais Wellington n'eût pensé à le suivre ; mais il aima mieux se porter sur Castelnaudary, et se jeter, avec Suchet, aux genoux du duc d'Angoulême.

- Descendons, me dit le capitaine, ces souvenirs me serrent le cœur.
- Ils seraient bien plus poignants si je vous rappelais la joie de Toulouse, si je vous peignais son ivresse lorsque sa Grâce y fit son entrée trois jours après la bataille.
- Oui, Toulouse alors fut indigne.
- Capitaine, elle s'est bien lavée depuis de celle tache. J'étais ici philosophiquement assis sur ce tertre, dernier débris des redoutes de Soult, lorsqu'en 1842 la ville se leva comme un seul homme pour repousser l'injure du recensement. De cette place, j'entendais les houras du peuple; je vis même s'enfuir ces magistrats hautains qui menaçaient si fièrement la veille, et en comparant la Toulouse actuelle, frémissante d'ardeur et de patriotisme municipal, à la Toulouse de 1814, humble servante des Anglais, je me souvenais avec bonheur du mot de Pusquier : *Les villes qui ont été cent ans civières, sont cent ans bannières!*
- Je suis de votre avis, répondit le capitaine, mais...
- Mais vous me ferez vos objections plus tard, repris-je eu tirant ma montre; car voilà une cloche qui nous appelle et nos malles nous attendent sur la barque de poste ; il ne nous reste plus maintenant qu'à gagner le canal.
- Le lendemain nous devons arriver à Carcassonne.



Nous avons pris le canal du Midi pour nous rendre à Castelnaudary, et nous n'en étions plus qu'à trois ou quatre kilomètres, lorsqu'un homme de moyen âge, accourant à toute bride sur la berge droite du canal, attira l'attention générale : debout sur ses étriers, et proportionnant l'allure d'un cheval qui rappelait assez

exactement le coursier du fameux chevalier de la Manche, à la vitesse de la barque, il prit la parole en ces termes, au milieu des imprécations de l'équipage:

— Mesdames et messieurs, l'administration du canal, qui fait argent de tout, vous réserve un dîner exécrable à Castelnaudary : la table est mise depuis huit jours à son hôtel, et ce repas, réchauffé s'il en fut, car grâce à la bonté de mes raisons et à la variété de ma carte tous les voyageurs l'ont refusé cette semaine; ce repas, vous le payerez fort cher. Je vous offre, au contraire, à moitié prix, un festin de Sardanapale, des pâtés du fameux Audézène, le Chevet du Languedoc, des écrevisses à la Talleyrand et un omnibus !

Ce discours, débité avec le feu et l'accent du terroir, nous aurait amusés seulement, si les employés de l'administration ne s'étaient avisés de lancer une grêle de pierres à l'orateur ; mais, par esprit de contradiction autant que par esprit de justice, nous primes, en vrais Français, le parti du plus faible et suivîmes tous le charlatan, accompagnés par les jurons et les malédictions patoises des marins et du capitaine. Ils ne se bornèrent même pas à cette vengeance en paroles, car, pour faire un exemple sans doute à nos dépens, au milieu du dîner, l'éclusier vint nous avertir que la barque était partie, laissant nos malles sur la berge. Nous étions fort heureusement dans une disposition d'esprit à rire de ce tour, et nous profitâmes de notre séjour forcé pour examiner en détail la petite ville. Castelnaudary, bâti sur une colline dont les églises de Saint-Jean et de Saint-Michel couronnent la crête, se mire en quelque sorte dans un admirable bassin de forme octogone, ombragé à l'un des bouts par un superbe rideau de peupliers. Nous admirions déjà le mouvement que la construction, le radoub des barques du canal et les magasins qui en bordent les quais jettent dans ce bassin, lorsqu'un antiquaire local, le fléau le plus redoutable que puisse rencontrer le voyageur, vint fondre sur nous sans pitié. Pendant une heure que dura sa mortelle dissertation, nous n'entendîmes que les noms de Bernard Atton, vicomte de Carcassonne et maître de la ville en 1118 ; de Simon de Montfort qui s'y défendit en 1211 confie le comte de Toulouse; du prince Noir dont les cavaliers la brûlèrent en 1355, et des comtes de Lauragais, ses derniers possesseurs. Il parlerait encore si, reconnaissant cette figure de faux archéologue, je n'avais eu recours aux grands moyens.

—La conversation de monsieur, dis-je en lançant un coup d'œil d'une expression particulière à mes compagnons, prouve qu'en dépit des railleries de la capitale et de ses caricatures, ce n'est qu'en province qu'on trouve la vraie science. Permettez-moi de vous citer un fait bien propre à confirmer cette vérité. Il y a quelque dix à douze ans, une intéressante nouvelle mit en émoi tout le personnel archéologique du Languedoc. Il ne s'agissait de rien moins que de la découverte de certains marbres révélant l'existence de toute une dynastie inconnue d'empereurs romains. Les Académies d'Oc s'émurent, des commissions furent nommées, et le docte aréopage, présidé par un érudit illustre, entre tous, qu'on appelle Dumège, décida solennellement que les bas-reliefs trouvés à Nérac étaient de la plus belle antiquité. En conséquence, un Conseil municipal, ami de l'histoire, les acheta 6,000 francs. Mais à peine en avait-il orné son musée, que voilà une nouvelle famille de Tétricus qui sort de terre. Cette fécondité parut étrange à quelques-uns; bâtons-nous de reconnaître que ce n'étaient pas des archéologues; ils écrivirent à Paris, et on leur répondit que les derniers Tétricus étaient aussi vrais que les premiers. Alors, les ignorants commencèrent à douter, et comme rien ne vaut l'oeil de la justice, ils la

prièrent d'examiner le cas. La justice d'abord hésita, peut-être même eût-elle fait une sottise, car elle comptait parmi ses conseillers quelques membres des sociétés archéologiques, lorsque le vendeur des Tétricus s'en reconnut publiquement le père...

— Vraiment! s'écria milord émerveillé...

— Oui, le sieur Chrétin, tel était son nom, qui eût mieux convenu à d'autres, non-seulement avoua qu'il avait fabriqué les empereurs en question, mais comme des archéologues furieux le traitaient d'imposteur, il en fit de nouveaux à l'audience même.

L'antiquaire avait disparu : débarrassés de sa présence et de sa fausse érudition, nous allâmes nous asseoir au pied de ces moulins à vent qui tournent presque toujours à l'extrémité de la ville, et, tandis que notre agronome entamait une conversation économique avec l'un des meuniers, je dis à la jeune miss :

— Vous me demandiez tout à l'heure, mademoiselle, l'usage de ces bannières portant les attributs des divers métiers, qui pavoisent une des vieilles chapelles de Saint-Michel. Pour vous en expliquer l'origine, il faut remonter au treizième siècle. A cette époque et au plus fort de la guerre des Albigeois, eut lieu un combat que je laisse décrire par l'historien contemporain :

« Le comte de Foix chevauche avec ses compagnons vers Saint-Marlin-des-Bordes ; tous portent les lances hautes et appuyées à l'arçon, et ils vont criant *Toulouse!* dans la plaine qui est longue et belle. Les arbalétriers, en même temps, lancent flèches et bossons. Tel est le tumulte des cris mêlés au galop des chevaux, qu'on dirait que le firmament va tomber. Grand, au baisser des lances, fut le choc des deux armées. Les Toulousains criaient *Toulouse!* les Gascons, *Comminges!* d'autres *Foix, Montfort* ou *Soissons!* Mais voici qu'un des meilleurs chevaliers du comte de Foix, Giraud de Pepieux, pique son destrier de ses tranchants éperons, et voyant un chevalier breton qui débouchait des broussailles, le frappe si rudement, qu'il lui perce les brassards, le pourpoint, le haubert, et pousse jusqu'à l'arçon la pointe de sa lance dont le pennon sort tout sanglant; il roula à terre, mort et sans confession. Quand les Français ont vu le coup, ils volent à la rescousse, furieux comme lions et comme bons vassaux. Éperonnant donc en vrais barons, ils accoururent à toute bride du penchant de la vallée. Monseigneur Bouchard les précède, tenant un pennon de soie, sur lequel est peint un lion. Là-bas, dans cette ville, par où l'on va à Montréal, ils frappent sur les routiers d'estoc et de taille, et leur font grand mal. Ils en laissent étendus sur le champ une centaine qui ne verront pas la Noël et qui ne seront plus joyeux ni marris de carnaval ou de carême. Monseigneur Bouchard éperonne donc comme je vous ai dit par le chemin, et avec lui les Français qui prennent l'offensive. Dans leurs rangs épais un seul cri s'élève : *Montfort!* et Bouchard va criant, plus haut : Dame Sainte-Marie! De l'autre côté s'avance le comte de Foix avec ses preux barons. Et là vous auriez vu soudain maintes targes brisées et maintes fortes lances rompues au milieu de la prairie ; des cavaliers marcher sur les débris dont la terre est jonchée, et maint bon cheval errant à l'aventure. Les hommes de Martin l'Algaï s'enfuirent avec lui jusqu'à ce que la bataille fût gagnée; ils revinrent alors, disant qu'ils étaient à la poursuite des routiers. L'évêque de Cahors s'enfuit, jusqu'à Fanjeaux, et tout le convoi fut par les routiers, que Dieu maudisse, pillé et enlevé. Tandis qu'ils font cette folie, le comte de Montfort et ceux qui étaient dans le château de Castelnau viennent, les bannières déployées, à la bataille. Lorsque ceux de l'host les virent ils se troublèrent fort: ils savaient bien pour la plupart qu'ils allaient

être vaincus, et que la faute en était aux routiers qui avaient fui avec le butin. Mais le comte de Montfort arrive, éperonnant, son épée nue à la main, et de tous ceux qu'il rencontre, il prend les uns et tue les autres.»

Depuis, pour consacrer le souvenir de cette victoire, tous les corps de métiers, avec leurs bannières, assistent à la procession de la Fête-Dieu, précédés de bergers de la Montagne Noire, qui jouent sur la cornemuse une marche dite de Simon de Montfort.

— Pourrait-on l'avoir? s'écria miss.

—A l'instant même, si vous le souhaitez, car je la notai dernièrement.

Dès que l'Anglaise eut écrit cette marche sur son album, nous descendîmes dans la ville et gagnâmes l'hôtel ou plutôt l'auberge de Notre-Dame. Ce n'était pas sans dessein que je l'avais choisie. Quand nous fûmes réunis dans la grande salle, pièce assez vaste, mais dont les murs blanchis à la chaux et les solives peintes en gris éloignaient toute idée de luxe, je menai le trappiste devant la cheminée où brillait sous verre une estampe au pastel, et lui dis:

—Reconnaissez-vous ce saint homme?...

—Pie VII !...

— Lui-même, mon père. Le 2 février 1814, il arriva dans cette auberge et y coucha. Vous aurez sa chambre, ajoutai-je à voix basse pour ne pas exciter la jalousie de l'Anglais. Il était accompagné de l'archevêque d'Édesse, d'un médecin, d'un chirurgien, et depuis Fontainebleau, d'un officier supérieur de gendarmerie.

Le trappiste leva les yeux au ciel et murmura quelques paroles...

—Ne maudissez pas Napoléon pour ce fait, mon père; s'il donna un gardien peu convenable au pape, il eut de rudes porte-clefs à son tour, et la balance, certes, serait en sa faveur !

—Je voudrais bien savoir, s'écria milord, qui pendant ce temps n'avait cessé de tenir son lorgnon braqué sur le portrait, si cet habillement est exact ?

—Nul, parbleu ! ne peut vous satisfaire plus complètement que moi là-dessus, car en voici la description extraite, mot pour mot, du procès-verbal du préfet !

«Le costume du pape était une tunique longue d'une étoffe de laine blanche, rochet d'étoffe de coton blanc, bordé de dentelles, camail en soie rouge, chapeau rouge relevé des deux bords et où pendaient par derrière de petits glands en or. Ses vêtements étaient recouverts d'un grand manteau rouge, bordé d'un petit galon d'or. Au doigt annulaire de la main droite il portait une bague avec un gros diamant. Les mules que baisèrent ceux qui furent admis à son audience étaient rouges avec une croix brodée en or au milieu du pied. »

—Quant à son extérieur, si j'en crois le récit de ma grand'mère, qui, secrètement avertie par une amie de Fontainebleau et le président du tribunal de Castelnaudary, était accourue à travers des torrents de pluie, c'était un vieillard de soixante-douze ans, d'une taille élevée, un peu courbé, le teint pâle, mais animé par un regard d'une indéfinissable douceur et la plus vénérable physionomie.

—Ah ! 1814, l'année sombre et fatale, l'année aux tristes événements ! j'ai mal à l'âme, dit l'officier, toutes les fois que j'en entends parler.

—Hélas! capitaine, qu'eussiez-vous dit deux mois après?... Des fenêtres de cette même auberge, on voyait un étranger en uniforme rouge, portant cocarde et panaches blancs au chapeau, aller, entre Suchet et Soult, passer la revue des derniers débris de l'Empire, et ces vieilles bandes incandescentes encore d'enthousiasme napoléonien, conviées à crier : *Vive le duc d'Angoulême*. — Assez, de grâce!...

—Oui, mieux vaut sourire aux folies de la gaieté languedocienne. Et, tenez, en voici une qui vient comme exprès faire explosion sous nos fenêtres. Une foule bruyante et joyeuse, du sein de laquelle partaient à chaque instant des cris, des rires, des huées et des chansons, roulait en effet dans la rue, traînant un objet qu'on ne pouvait discerner d'abord, mais qui surprit bien mes nouveaux amis quand il s'arrêta devant l'auberge. C'était un homme monté et tenu de force sur un âne, la tête tournée vers la queue. Il avait une quenouille à l'épaule, et, tous les dix pas, un autre homme, habillé en femme, lui faisait baiser un balai au milieu des huées des refrains indigènes, et au bruit infernal des cornes et des chaudrons. Tous les regards se tournèrent vers moi.

— Eh bien, oui, miss, eh bien, oui, chers messieurs, c'est...

— Quoi donc ?..

—La course de l'âne, infligée à tous ceux qui, dans les débats de ménage, ne prouvent pas brutalement que du côté de la barbe est la toute-puissance.



C'est ainsi que nous attendîmes la barque du lendemain qui, toujours par le canal, voulut bien enfin nous transporter à Carcassonne. Cette ville était marquée à l'encre rouge sur l'album de nos voyageurs ; aussi, à peine hors du bassin, encore plus magnifiquement construit que celui de Castelnaudary, nous commençâmes nos explorations. J'avais promis au capitaine de lui montrer un système de fortifications dont il n'avait aucune idée, et je le conduisis tout droit dans la cité. Là, son étonnement fut grand. La belle conservation de cette double enceinte, flanquée de

distance en distance de tours en forme de cône tronqué, la porte gothique appelée *Narbonnaise*, la barbacane ou allée murale qui descend de la colline vers la ville moderne, le frappaient d'admiration.

—Vous voyez là, lui dis-je, quand il eut bien examiné le dedans et le dehors, le seul débris de l'architecture militaire des Goths : Maîtres de Carcassonne en 440, ils la fortifièrent si bien que le flot de toutes les guerres et de toutes les invasions est venu se briser, sans les détruire, au pied de ces murailles. Et pourtant, que de fois les habitants qui dorment là-bas dans ce cimetière de Saint-Michel, auquel Philippe le Hardi donna trois sous de rente en 1283, ont tressailli au bruit des armes ! Ici a brillé la framée de Clodwig, celle de Gontram, celle de Recared ; ici a flotté l'étendard vert et blanc du prophète, abattu, dit-on, par la large épée de Charlemagne, sur cette même tour dont la moitié, fièrement debout, défie le ravage des siècles. Ici la croisade et Simon de Monfort se sont baignés dans le sang de sept mille victimes ; ici, enfin, les inquisiteurs, les Anglais, les ligueurs ont apporté pendant des siècles le carnage et la mort ; et cependant voilà les tours de Bérard, de Benazet, de Moretis, de la Glacière, de la porte Rouge, du petit et du grand Canilon, du grand Brûlas d'Ourliac, de l'Inquisition, du four Saint-Nazaire, du moulin de Mi-Padre, d'Alplo de Daveja, de Saint-Laurent, du Tranquet, de Saint-Martin, de Sansom, de la Charpentière et du Degré, toujours debout avec leurs vingt cinq compagnies. Et nous ne trouvons de complètement ruinée que celle de Notre-Dame ou de Rigal ! Singulière ironie du temps qui, en moissonnant quinze générations, a respecté toutes ces pierres ! Mais venez, suivez-moi, car après avoir visité les prisons, les magasins, le jardin du gouverneur et le logement du major, il faut voir le puits d'Alaric.

Ce dernier monument, qui n'est remarquable que par son diamètre et sa profondeur, renferme, selon la tradition, les trésors du fameux roi des Goths. Comme aucun de nous n'était tenté d'en exécuter la recherche, nous allâmes donner un coup d'œil à l'église de Saint-Nazaire, consacrée en 1096 par le pape Urbain, et dîmes ensuite adieu à la cité. En sortant, toutefois, il fallut expliquer à la curiosité de miss le sujet du bas-relief grossier de la porte *Narbonnaise*. Là, se trouve sculptée à coups de ciseau une tête de femme portant un bonnet symbolique orné d'ailes et de guirlandes : l'Anglaise se hâta de la dessiner et de me demander ce que signifiaient les deux mots latins placés en légende sur le socle : *sum Carcas*. Je lui répondis, en regardant préalablement si on n'apercevait nulle part figure d'antiquaire.

—Les enfants, mademoiselle, vous diraient que c'est *madame Carcas*. Mais comme celle traduction libre ne vous apprendrait rien, permettez-moi de vous donner, avant la mienne, l'opinion de Turpin, le chroniqueur fabuleux de Charlemagne. Cet empereur, dit-il, voyant bien qu'il ne pourrait forcer Carcassonne, tâcha de la prendre par famine. Il la resserra donc tellement, que la plupart des habitants moururent de faim ; si bien, c'est Catel, son translateur, qui parle, que dame Carcas, de ladite ville, la voyant dépourvue de défenseurs, couvrit les murs d'hommes de paille, lesquels elle avait soin de faire changer de place aux heures où l'on relevait les postes. De plus, afin que Charlemagne ne crût pas que les vivres manquaient, elle fit manger deux boisseaux de grain à une femelle du compagnon de saint Antoine, et la jeta morte dans le fossé, pour que les Franks, la voyant pleine de grain, eussent cette opinion que le blé était en abondance dans la ville. Ces stratagèmes de dame Carcas rebutèrent en effet Charlemagne qui se voulait retirer, quand une des tours s'avança, et en le saluant, s'inclina ; et d'une autre tour voisine le

couvert tomba, comme si elle eût voulu, dit le bon Turpin, *ôter le chapeau devant Charlemagne*.

— Je vois, d'après ces folies, que vous riez du chroniqueur de Charlemagne.

— Oui, mademoiselle, et je suis persuadé que la figure de pierre est une de ces fantaisies sculpturales du moyen âge, qui représenterait aussi bien la lune, que Mme Carcas.

Après cette dissertation fabuleuse, nous regagnâmes la ville basse, et pûmes nous reposer sous les frais platanes qui ombragent la promenade. Là, tout en admirant le Neptune en marbre blanc de la fontaine, et tandis que notre officier et l'agronome faisaient le tour de la ville, l'un, pour mesurer les quatre bastions de l'enceinte, et l'autre, pour contempler les belles plantations qui les bordent, je crus devoir parler à milord d'un singulier détail des mœurs de Carcassonne.

— Tous les ans, le premier dimanche de décembre, les jeunes gens de la rue Saint-Jean, la plus septentrionale de la ville, se rendent, après midi, dans la campagne. Là, chacun d'eux, armé d'une gaule, bat les buissons fait la chasse au roitelet. Le premier qui abat un de ces oiseaux avec sa gaule est vainqueur et proclamé roi. Si le premier dimanche la chasse a été infructueuse, ils la recommencent le dimanche suivant, jusqu'à ce qu'un roitelet ait péri. Alors ils rentrent dans la ville deux à deux, armés de leurs gaules, et précédant le roi qui porte suspendue à une perche la cause de sa royauté. Puis le dernier jour du même mois, à sept heures du soir, le roi, précédé de tambours et de fifres, et suivi de tous ses concurrents portant des torches et des fusils, parcourt toutes les rues de la ville. Il fait halte devant chaque maison, et un de ses compagnons inscrit à la craie ces mots qu'il faudra changer cette année : *Vive le roi !* et le millésime de l'année nouvelle. Ce n'est pas tout. Le jour des Rois venu, sa majesté fait à neuf heures du matin une autre course triomphale. Celle fois, sa tête est ornée d'une couronne, sa main armée du sceptre, un manteau bleu flotte sur ses épaules, et il marche entouré de ses officiers et de ses anciens concurrents devenus ses gardes. L'infortuné roitelet qui l'a fait monarque est porté devant lui au- bout d'une perche, entouré d'une couronne d'olivier.

Dans cet équipage il va entendre la messe à Saint-Vincent, et, la messe ouïe, rendre visite aux autorités, lesquelles déposent sur un plat d'argent les frais du festin qui termine la fête.

Comme je finissais mon récit, le loueur, prévenu de la veille, nous amena les chevaux qui devaient nous transporter à Limoux, car il avait été décidé à l'unanimité que, pour voir plus à l'aise les paysages de l'Aude, nous abandonnerions le canal à Carcassonne. Nous nous engageâmes donc tous les six dans la vallée de l'Aude, vallée charmante, tantôt étranglée, tantôt se développant largement entre des collines adossées à deux chaînes parallèles de montagnes que hérissent çà et là des sapins. Quant aux connes (?) qui forment le premier plan, elles sont couvertes de vignes dont l'aspect enchantait l'agronome. Nous remontâmes ainsi le cours de l'Aude jusqu'à Limoux, petite cité de cinq à six mille âmes, dont le paysage pittoresque, les allées de la porte de la Trinité et de la porte Touizane et les délicieux jardins, alors tout blancs d'arbres en fleurs, méritent la renommée de cette fameuse *blanquette*, le Champagne du Midi de la France.

Je l'avais vantée à l'agronome, et l'Anglais, qui m'écoutait avec attention, voulut apprécier ses mérites : je le laissai donc attablé avec le capitaine et l'homme des

champs, parfaitement aptes l'un et l'autre à prononcer sur cette importante question, et me fis le cicérone de la jeune miss et du trappiste. Ce dernier nous entraîna d'abord à l'ermitage de Notre-Dame-de-Marseille, dont la chapelle, perchée sur un coteau, presque aux portes de la ville, attire encore tous les ans une foule de pèlerins. Je montrai ensuite à l'étrangère la place, sorte de trapèze que bornent deux vieilles halles affectées, l'une aux marchands, l'autre aux bouchers; et comme elle comparait le silence qui, ce jour-là, y régnait en maître, avec les tumultes charivariques de Carcassonne, force me fut de lui répondre :

— Si vous passiez à Limoux le mercredi des cendres, vous trouveriez cette place solitaire encombrée, et ces halles si calmes pleines de bruits assourdissants. En mémoire de leur prospérité ancienne, basée sur le commerce des blés avec l'Espagne, tous les ans, les jeunes gens de la ville, masqués en meuniers et portant un fouet et un sac de farine, parcourent les rues à cheval, et caracolent sur cette place, assaillant à coups de dragées les curieux qu'ils rencontrent sur leur passage et ceux que les claquements de leurs fouets attirent aux fenêtres. Le peuple ramasse les dragées et applaudit en dansant la farandole.

— Quel dommage, s'écria l'Anglaise, que l'homme agricole ne puisse être témoin de celle fête!... Mais vous lui en direz deux mots, n'est-ce pas?...

— Il n'est plus en état de les entendre, miss, répondit le capitaine, qui nous avait rejoints sans que nous l'eussions aperçu; cette perfide *blanquette*...

— A fait des siennes, je le vois. Et milord ?... demandai-je à voix basse.

— Il n'affirmera plus qu'elle est moins capiteuse que le Porto.

Le capitaine avait raison, car nos deux buveurs ne s'éveillèrent qu'à Narbonne.

Une magnifique allée d'oliviers nous conduisit à cette cité déchue, où, selon ce menteur de Chapelle :

Toujours il pleut, toujours il tonne.

Il est bien vrai que n'étant qu'à 2 mètres 599 millimètres au-dessus du niveau de la mer, et se trouvant environnée de toutes parts d'étangs, de canaux et de marais, un orage ou une inondation extraordinaire peuvent momentanément noyer ses environs; mais si elle souffre aujourd'hui et languit, c'est précisément par le manque d'eau. L'aspect de cette ancienne capitale de la Gaule romaine, d'une ville si grande et si opulente quand le nom de César brillait sur les colonnes de marbre et au frontispice d'airain des temples de Jupiter, de Bacchus, de Mercure, de Vulcam, d'Esculape, serre vraiment le cœur. Le poète Ausonius disait, d'elle, au quatrième siècle :

« Narbonne présente à son tour un empire qui s'étend des frontières des Allobroges et des sommets escarpés des Alpes jusqu'aux glaciers pyrénéens, au Rhône fougueux, au Léman, aux Cévennes et aux limites des Tectosages. La première, dans les Gaules, Narbonne martiane eut l'honneur des faisceaux et le privilège prétorien. Qui pourrait peindre ses ports, ses lacs, ses montagnes ? qui entreprendrait, de décrire cette population diverse de mœurs et de langage ? Comment parler de ce beau temple en marbre de Paros, que n'eût point dédaigné celui qui éleva le faîte doré du Capitole? Les mers lui portent les trésors de l'Orient et de l'Ibérie; c'est pour l'enrichir que les vaisseaux de la Sicile et de l'Afrique déploient leurs voiles; et tout ce

qui flotte et se croise dans le monde, sur les rivières et les mers, entrera dans ses ports¹² »

Voilà ce que lut Narbonne pour les Romains. Ce qu'elle est aujourd'hui, nous l'apprîmes avec douleur par les plaintes de l'un de ses vieux citoyens, qui, nous voyant occupés à examiner les remparts, bâtis, sous François Ier, avec les précieux débris de tous les anciens édifices, exhala ainsi ses murmures patriotiques :

— C'est Carcassonne qui a tout fait. A l'époque révolutionnaire, elle spolia sa voisine; tout ce qu'avait épargné le marteau démolisseur devint, sa proie. Elle se montra si âpre, que nos pères craignirent un moment qu'on ne leur dérobât la tour de l'archevêché. Depuis, Carcassonne a toujours eu la part du lion : belles casernes, vastes promenades, halles magnifiques, tout lui est prodigué. Et cependant les casernes de Narbonne, délabrées, hébergent difficilement deux ou trois maigres compagnies du centre. Son tribunal ne sait où se nicher; le marché aux herbes peut à peine contenir deux ou trois douzaines de jardinières, exposées à toutes les intempéries des saisons; les promenades, mutilées, n'offrent d'autre ombrage aux oisifs que celui des banquettes; l'eau coule par intermittence des dauphins grossièrement sculptés de la fontaine du Grand Marché, et des canaux trop souvent engorgés de celles de Saint-Paul, de Saint-François et de la Mairie, que surmonte un Napoléon en plâtre; enfin, si l'on veut échapper un instant aux rayons d'un soleil torride, on ne trouve pour abri que le feuillage rare et bicolore des trembles de l'allée des Soupirs, celle des Barques n'étant qu'un gouffre de poussière.

Cette décadence nous émut si fort, que nous nous hâtâmes, non sans avoir toutefois visité auparavant le canal de la Robine et le joli port de la Nouvelle, de gagner la patrie de Riquet.

Béziers est une ville admirable à voir à l'heure où nous y vînmes. Une vapeur bleuâtre et à demi transparente flottait autour de la montagne et l'enveloppait d'une sorte de voile aérien. Au-dessus du brouillard, que les premiers rayons du soleil coloraient çà et là d'une teinte rosée, s'élevaient les tours, éclatantes de lumière, et la masse sombre de la cathédrale. A mesure que nous avancions, le brouillard, roulant ses vagues diaphanes, découvrait l'eau verte et limpide de l'Orb. Sans mot dire, je conduisis mes compagnons sur la terrasse de la cathédrale, et nous eûmes un moment de délicieux silence et d'admiration unanime. Un soleil éblouissant, éclairant toute la vallée, laissait, voir dans leur richesse poétique les bords rians de l'Orb et le ravissant amphithéâtre de coteaux qui borde la rive droite; à nos pieds, les huit écluses accouplées de Fonseranne, élevant les barques du canal à vingt et un mètres de hauteur, et, dans le lointain, des plaines qui n'ont pour horizon que le ruban bleu de la mer, tel était le tableau que nous contemplions à cette heure. Je montrai à milord, pour n'y plus revenir, l'endroit où les truands de la croisade, se précipitant sans ordre dans les fossés avec des pioches, effondrèrent le mur et prirent la ville, qu'ils voulaient brûler ensuite, quand ils virent que d'autres profitaient des dépouilles des morts lit, le menant aussitôt après à l'angle de la rue Française :

¹² Hist. du Midi, tom. I.

- Voilà, lui dis-je, le désespoir des antiquaires du pays.
- Cette statue sans bras, sans nez et sans oreilles, dont les pieds sont engagés dans un massif de plâtre ?...
- Oui, milord, c'est Pépézac, le héros fabuleux de Béziers, qu'on peut marier sans crainte, dans l'ordre imaginaire, avec Mme Carcasse. A s'en rapporter aux traditions, qui mentent comme les vieilles femmes, Pépézac aurait accompli des exploits oubliés par malheur dans l'histoire, mais dont le peuple lui témoigne tous les ans, le jour de l'Ascension, sa profonde reconnaissance, en décorant sa statue d'un uniforme de papier doré.
- Ce sentiment honore les habitants de Béziers.
- Ils ont mille vertus, milord, on ne leur reproche qu'un défaut.
- Lequel ?
- La gourmandise, ou plutôt la voracité; mais, pour juger de leurs excès sur ce chapitre, écoutez un Juvénal indigène, dont un de mes amis¹³ a traduit ces jours-ci la dernière satire :

«De tous les temps vous avez offert, à Béziers, des sacrifices au dieu, ou, pour mieux dire, au démon de la *gueule*. Nulle part la mâchoire ne fonctionne aussi bien. Avant la naissance de Jésus-Christ, le peuple de Béziers était déjà cité, dans l'Italie et la Grèce, pour sa voracité extrême. Le vieux Galon, qui s'indignait de la voracité romaine, dit qu'un certain peuple, placé sur une éminence au bas de laquelle coule la rivière d'Orb, l'emportait par sa voracité sur la voracité quiritienne. César, qui a parcouru tant de pays, assure qu'il n'a trouvé nulle part autant de mangeurs qu'à Béziers. Pline raconte qu'étant à Béziers, il invita à dîner plusieurs individus que ses gens lui avaient désignés comme d'une voracité surprenante. Son cuisinier, qui aimait à rire, leur servit plus de cent rissoles d'étoupes, que les convives engloutirent sans s'en apercevoir. »

Dans son traité sur la police, Aristote nous apprend des faits encore plus étonnants :
« Oh ! ce peuple, il est toujours occupé à vous remplir la bouche quand vous commencez à l'ouvrir ! Oui, Biterrois, grands et petits, vous aimez tant à manger, vous faites une si grande consommation de comestibles, que si nous mettions autant de soin à nourrir notre esprit qu'à bourrer notre estomac, il nous faudrait à Béziers cent vingt-cinq libraires, vingt-cinq relieurs, et trente cabinets de lecture pour les oisifs qui n'ont jamais acheté les livres qu'ils ont lus. Mais deux libraires nous suffisent ; encore ne voient-ils personne, et feraient-ils mieux d'imiter le sage Audezène : Audezène vint un jour, de je ne sais où, établir un magasin de librairie. Il avait toutes les nouveautés; aussi, avant cinq ans il fut ruiné. Mais Audezène n'était point un sot : il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était venu dans un pays où l'on préfère nourrir son corps que son esprit. Que fit-il dès lors ?... Il envoya promener les livres, et amassa une grosse fortune en fabriquant... quoi ?... des pâtés !»

La satire du poète ingénieux (qui ne devrait pas garder l'anonyme, car nous ressemblons tous à la dame de Montesquieu et nous boitons quand on nous regarde,

¹³ Cabrié

malheur du reste dont on se console en marchant) et l'histoire du fameux chameau de Sainte-Aphrodise qu'on porta, en 1793, pour lui ôter ses 800 livres de rente, sur la liste des émigrés, mirent tous nos gens en gaieté. Milord riait encore des décrets des proconsuls de ce temps-là, quand nous arrivâmes à Pézénas. Cette ville, à laquelle s'attache, on ne sait pourquoi, une teinte de ridicule, est probablement la plus ancienne du pays. Mollement assise au bord de la Peine et entourée d'oliviers, de vignes et de prairies baignées par l'Hérault, elle réunit tout ce qui rend la vie douce et facile. Molière y débuta, comme on sait, et ce ne fut pas sans émotion que nous lûmes dans les Archives un ordre du prince de Conti, enjoignant aux consuls de fournir, au sieur Poquelin de Molière, des charrettes à l'effet de transporter lui, sa troupe et son théâtre dans les communes voisines, où il allait donner des représentations de ses pièces. Quant à milord, il acheta un morceau de son fauteuil chez le barbier qui le fait voir.

Comme Béziers, Pézénas a, de temps immémorial, son monstre de carton. Mais le poulain, plus heureux que le chameau de Sainte-Aphrodise, a trouvé grâce aux yeux de la première Révolution, implacable ennemie des superstitions populaires. Figurez-vous une monstrueuse machine représentant ou voulant représenter un cheval de carton, dont la tête est parée de grelots et de rubans. Une robe bleue jadis, parsemée de fleurs de lis d'or et portant les armes de la ville, cache sous ses grands plis les quatre hommes qui portent la machine et un cinquième qui imprime le mouvement à la tête et fait ouvrir et fermer la bouche du poulain. Ornement de toutes les fêtes, le poulain attire à celles de Pézénas une affluence immense de badauds. Les savants prétendent qu'il fut imaginé dès 1226 pour amuser le fils de Philippe Auguste, quand il vint prendre part à la croisade contre les Albigeois.

A Pézénas, notre petite caravane se divisa en deux bandes : je donnai un guide au trappiste, qui voulait visiter l'ancienne et remarquable abbaye de Vallemagne, en le prévenant que cette célèbre succursale de Cîteaux était bien déchuée toutefois, et que la magnifique église gothique, bâtie dès le onzième siècle, sert aujourd'hui de grange. A ce mot, il fut impossible de retenir l'agronome : plein d'un projet auquel il n'avait cessé de rêver depuis qu'il avait vu nos mûriers, et qui consistait à élever les vers à soie en plein air, au moyen de tentes mobiles pour les jours pluvieux, il suivit le trappiste, avec promesse de nous attendre à Montpellier. Pour nous, le soir même nous étions à Agde. Cette petite ville, sortie en quelque sorte du volcan de Saint-Loup, car ses remparts, les tours qui la flanquent, ses maisons, ses quais, le pavé même de ses rues, sont faits de laves, présente un aspect triste et sombre, expliquant très-bien son surnom de ville noire. Nous vîmes ses magasins, ses chantiers, son port à l'embouchure de l'Hérault, et courûmes, avant la nuit, à l'ermitage de Saint-Loup, situé au sommet de la montagne volcanique. De ce point on a une vue superbe. Le soleil couchant éclairait vers le cap l'étang de Luno, au nord les masses éblouissantes de blancheur des salines de Bagnas, et vers l'ouest les maisons de Sérignan, le grau verdâtre de l'Orb et l'étang de Thau, limpide comme une glace.

En admirant ce splendide panorama, la même idée nous était venue spontanément. Aussi, une heure après, nous traversions l'étang de Thau sur une barque de pêcheur, dont la voile blanche et rasant l'eau ressemblait à une aile de mouette. Un merveilleux clair de lune resplendissait sur l'étang : le sourd balancement des vagues, leurs reflets lumineux et ces millions d'étoiles allumées sur nos têtes, qui

semblaient briser leurs lueurs dans les eaux, formaient un tableau ravissant. Nous errâmes donc sur l'étang une partie de la nuit, et trouvâmes Cette endormie au pied de sa montagne et de «a citadelle de Saint-Clair.

La jetée, fondée ainsi que la ville en 1666, par la même main qui traçait le canal du Languedoc, reçut d'abord notre visite. Cet amas de pierres, contre lequel vient se rouler en gémissant et y laissant une longue ligne d'écume la verte Méditerranée, ne manque pas d'une certaine grandeur. Le port peut contenir cent cinquante gros navires, autant de caboteurs et cent bateaux de pêche. Il nous parut plein, ce qui est arrivé souvent depuis la conquête d'Alger. Injuste cependant, comme tous ses compatriotes, quand il s'agit de notre marine, l'Anglais fit, dans sa langue, une réflexion peu bienveillante, que ni le capitaine ni moi n'eûmes l'air de comprendre, pour ne pas rompre l'entente cordiale.

Mais il n'en fut pas de même d'un vieux marin que nous n'avions pas aperçu, et qui, ôtant vivement sa pipe, salua milord du plus énergique démenti. Celui-ci voulait répliquer; mais, passant son bras dans le mien, pendant que le capitaine serrait la main du matelot, je l'entraînai vers l'autre bout de la jetée :

— Du calme, milord; car vous n'êtes plus à Londres, et il ne fait pas bon se jouer aux Languedociens. Un homme de beaucoup de savoir et d'esprit, qui a voyagé avant nous dans le Languedoc, M. Renaud de Wilback, m'a conté le trait suivant, dont la conséquence est claire:

«En 1820, un yacht élégamment gréé et appartenant à l'un de vos compatriotes, entra dans ce port. Soixante domestiques en étaient les matelots. Le tillac, armé de quelques canons, était bordé d'orangers et de caisses à fleurs. Toute la famille avait des appartements agréables; des voitures et des chevaux étaient débarqués dans le port pour son usage. Sa seigneurie prit la poste pour aller à Montpellier consulter le docteur Chrétien, l'un des plus célèbres praticiens de cette ville. Au premier relais, elle eut une querelle avec un postillon; elle donna quelques coups de canne, qui furent remboursés avec usure à coups de fouet. Le lord furieux va porter plainte ; il trouve les autorités peu disposées à punir une vengeance très-légitime, et, oubliant ses maux, part de rage sans avoir vu le docteur! »

— C'est ce que je vais faire, goddem !

— Quoi ?... vous ne voulez pas voir Maguelonne?...

— Qu'est-ce que Maguelonne ?...

— Une île charmante où se trouvent les ruines d'une cathédrale...

— Non !...

— Ni Aigues-Mortes, la ville où s'embarqua saint Louis, et dont les vieilles fortifications et la tour de Constance...

— Non ! non !

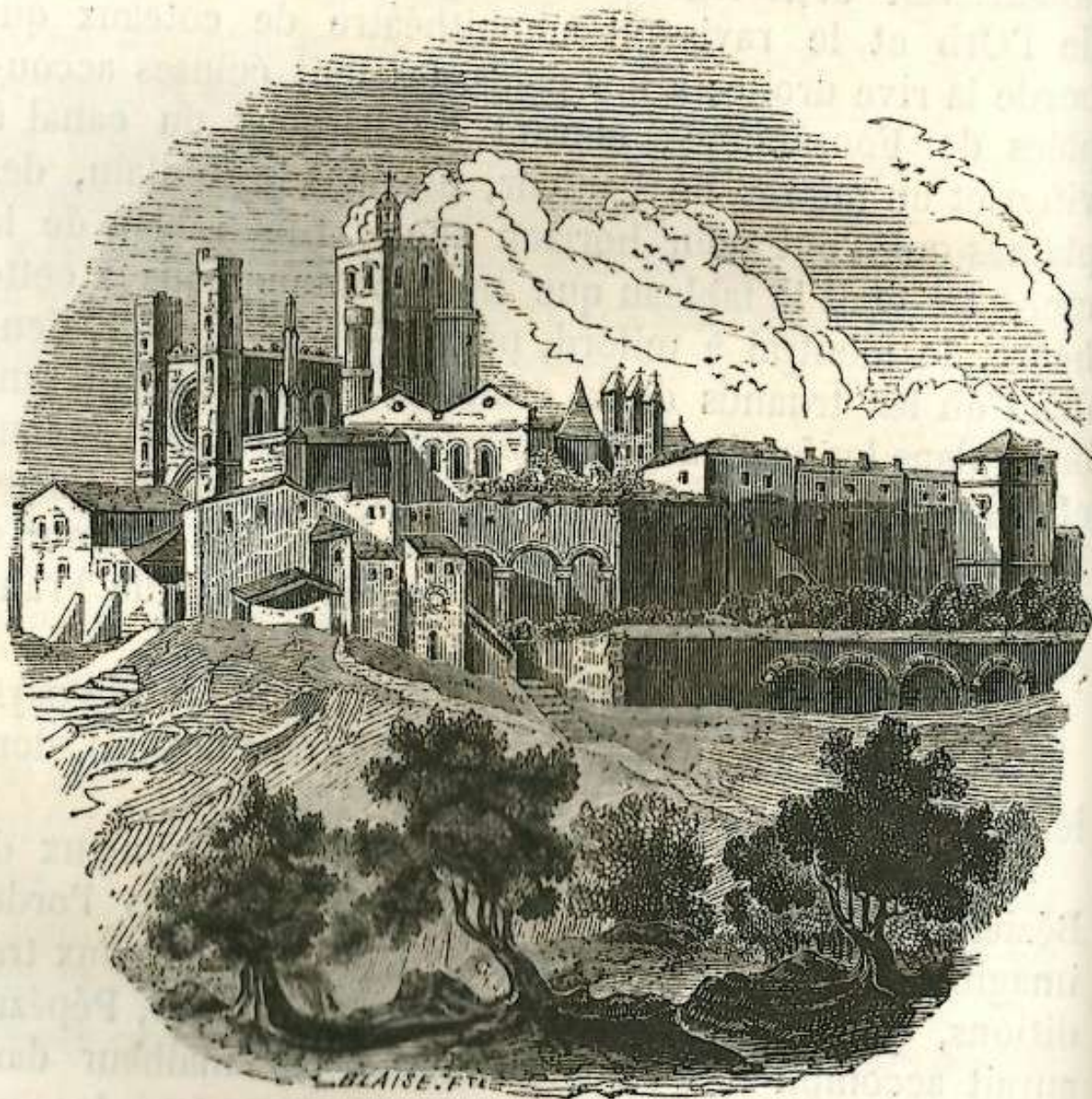
— Ni Frontignan ?...

— Le lieu où l'on fait ces bons vins muscats ?...

— Précisément.

— Bien ! Voyons Frontignan, et puis nous irons rejoindre nos compagnons à Montpellier.

MARY-LAFON.



Cathédrale de Béziers.

VOYAGE EN FRANCE. UN TOUR EN LANGUEDOC (1).

Montpellier. — Le Peirou. — Vallemagne. — Frontignan. — Origine et développements de Montpellier. — L'École de médecine. — La fille d'Young. — L'iris bleu. — La tour des Pins. — La citadelle. — Les Cévennes. — Les camisards. — 1815. — Trestaillons. — Le musée Fabre. — Le Lez. — Substantion. — Le trésor. — Nicaud et Pascaud. — Lunel. — Nîmes Les arènes. — Vision antique. — Un vertige. — Beaucaire. — Le Roucas. — Episode de la guerre des Albigeois. — La foire de Juillet. — Saint-Gilles. — Cette. — La belle Maguelonne. — Suites de l'iris bleu. — Un dénouement de vaudeville.



Vue de Montpellier.

Le rendez-vous général était au Peirou. Qu'on se figure une magnifique plate-forme qu'entoure une balustrade murale. Deux rangées d'arbres, qui l'ombragent dans toute sa longueur, vont aboutir vers l'ouest à un arc de triomphe appelé Porte-du-Peirou, et du côté de l'est à l'élégant château d'eau de l'aqueduc. Ce monument, digne des Romains, dont la première pierre fut posée, en 1759, par l'intendant Saint-Priest, parcourt, pour conduire sur le plateau les eaux de la source Saint-Clément, près de quatorze kilomètres. Huit cent quatre-vingts mètres depuis le réservoir dit des Arcades, jusqu'au Peirou, sont supportés par cinquante-trois arceaux qui en soutiennent cent quatre-vingt-trois autres sur lesquels est établie la rigole. Au plateau supérieur s'adosse de tous côtés une promenade basse, communiquant avec le château d'eau et les allées par des rampes en pierre de taille. De la plate-forme on découvre une des plus belles vues de l'univers. Au midi, l'œil s'égare avec délices sur une riche vallée parsemée de maisons de campagne que terminent mélancoliquement les ruines de Maguelonne et la mer. Au nord, se hérissent la chaîne verdoyante des Cévennes, et le pic de Saint-Loup, qui semble s'en détacher comme une

sentinelle perdue! Puis on voit briller, d'un côté, dans le lointain, les masses neigeuses du Canigou, et de l'autre, le mont Ventoux à la cime aérienne et noyée dans un ciel d'un azur admirable !...

C'est là que nous nous retrouvâmes tous. L'agronome et le trappiste nous y avaient précédés : celui-ci, ravi de son pèlerinage à Vallemagne, cette ancienne abbaye de Cîteaux, qu'un poète de l'autre siècle peignit ainsi :

« Près d'une chaîne de rochers
S'élève un monastère antique.
De sa vieille église gothique
Deux tours, espèce de clochers,
Ornent la façade rustique.

Bien qu'il n'y ait plus ni Bernardins ni frères servants auprès de cette fontaine si justement célèbre de leur réfectoire, et que la principale église serve, hélas ! d'écurie, le moine semblait enchanté de ce qui reste, et trouvait presque le coup d'œil dont on jouit du toit de l'un des bas côtés de l'église moderne, qui forme terrasse, comparable à celui du Peirou.

Quant à l'agronome, il n'avait vu qu'une chose, le rocher calcaire de trente pieds de haut et de dix-huit pouces d'épaisseur, et un seul souvenir l'occupait, celui des muscats de Frontignan. Voulant m'assurer s'il n'avait pas eu quelque distraction, je lui demandai comment il trouvait la *peirade* ?

— Un domaine ? sans doute, me répondit-il vivement en essuyant les verres de ses lunettes.

— Mais, non ; la *peirade* est cette longue chaussée qui rattache Cette à Frontignan.

— Ah!... je n'ai pas remarqué....

— Vous y êtes allé, peut-être, par le chemin de fer qui plonge ses rails dans l'étang?...

— Je ne crois pas..., c'est-à-dire, je ne sais pas.

— Et l'Hôtel-de-Ville, qu'en dites-vous ?...

— Je n'ai pas remarqué...

— Que pensez-vous du climat ?...

— Il doit être favorable à la vigne et aux arbres fruitiers...; climat doux.., gelées rares...

— Vous vous trompez sur ce point : il fait quelquefois, à Frontignan, des froids de Pétersbourg ; en 1632, par exemple (date mémorable pour la ville, car la reine y accoucha, tandis que le roi Louis XIII, son époux, restait à Mèze), cinquante-quatre soldats moururent de froid sur la route, le 4 octobre.

— Merci de votre observation, je la noterai.

— Voyons ! crièrent tous les autres ; laissez là Frontignan, et parlez-nous de Montpellier.

— Que voulez-vous que je dise?...

— Deux mots de son histoire, d'abord.

Elle commence comme les contes de fées : écoutez plutôt, dis-je en m'asseyant, entre l'Anglais et sa fille, vis-à-vis de ces fraîches corbeilles de fleurs qui ornent le Peirou ; écoutez son premier chroniqueur, le vénérable Arnaud de Verdale, évêque de Maguelonne. Il y eut autrefois deux sœurs (ainsi qu'une tradition constante et les archives nous l'apprennent), dont l'une possédait en franc alleu Montpellier, et l'autre Montpellieret; elles étaient d'une ancienne noblesse, car il est prouvé qu'elles

eurent pour frère le bienheureux Fulerand, dont la mère était des comtes de Substantion, et qui, après avoir été archidiacre de Maguelonne, remplit avec beaucoup de gloire la chaire des évêques de Lodève. Ces deux sœurs, étant pénétrées de la pensée que le monde passe avec tout ce qui nous attache à lui, résolurent de gagner le ciel au moyen des biens fragiles qu'elles possédaient sur la terre et elles firent donc une donation irrévocable, à l'église de Maguelonne, de tout le droit qu'elles avaient sur Montpellier et Montpellieret. Cette pieuse libéralité se rapporte à l'an 975. Quinze ans plus tard, un seigneur, nommé Guilhem, obtenait de Ricuin, évêque de Maguelonne, moyennant foi et hommage, l'inféodation de Montpellier. Dans l'origine, les deux villages étaient bâtis sur la colline couverte par la ville actuelle, l'un au sud-est, et l'autre au nord-ouest: un bois épais nommé le Val-Fère, parce qu'il avait longtemps servi de retraite aux bêtes féroces, les séparait alors, au dire de Ranchin et de Gariel. Quant à leur fondation, l'opinion commune la fait remonter jusqu'à la première ruine de Maguelonne, arrivée en 737 ; mais, selon Astruc, dont la parole a tant de poids quand il s'agit de l'histoire du Languedoc, elle est bien plus ancienne, et doit être reculée jusqu'aux Romains. Il paraîtrait, en effet, que le premier bourg du Val-Fère, qui prit au moyen âge le nom de Monspessulus, ou Pessulo-Clausus (mont fermé au verrou), était d'abord ce Castellum Latara dont parle Pomponius Mèla dans sa description de la Narbonnaise, si même, comme l'assure notre auteur, et comme semble le prouver l'acte d'Ermessinde, à la place du bourg des Lattes on trouvait un marais en 1141, le fait semble hors de doute. Quoi qu'il en soit, en 990 les deux villages ne formaient plus qu'une seule bourgade qui, durant cent ans, ne cessa de s'étendre sur le penchant de la colline, et devint enfin Montpellier.

Vous expliquer maintenant comment la ville se développa sous les lois de ses comtes, jusqu'en 1204, où elle, échut par mariage aux rois d'Aragon; comment Philippe de Valois, prétextant un refus d'hommage du roi de Majorque, s'en empara cent quarante-six ans plus tard ; comment, enfin, elle fut rudoyée sans pitié par le duc d'Anjou au quatorzième siècle, et par les armées de Louis XIII, lors des luttes protestantes, vous conter tout cela, même en courant, serait trop grosse affaire ; j'aime donc mieux vous conduire au Jardin des Plantes, où miss verra quelque chose qui l'intéresse particulièrement.

— Descendons, dit milord.

— Et vous, mon père, ajoutai-je tout bas à l'oreille du trappiste, allez nous attendre à la cathédrale. Vous la reconnaîtrez aux deux tours énormes et disgracieuses qui masquent la façade.

Comme il faut passer, pour se rendre au jardin, devant l'Ecole de médecine, nous nous y arrê tâmes. Le bâtiment écrasé, lourd, sans grâce, n'offre de remarquable que l'inscription placée au-dessus de la porte :

LUDOVICEUM MEDICUM MONSPELIENSE.

qu'on peut traduire par :

École de Médecine de Montpellier, adoptée par Louis XV.

On nous montra la salle des arts, que décorent des bustes en bronze, en marbre et en terre, d'Hippocrate, d'Esculape et d'Hygie, de Chauliac, Rivière, Sauvages, Bordeu ; celle du Conclave, tapissée de tous les portraits des professeurs, depuis Arnaud de Villeneuve et Rabelais, qu'on y voit dans sa fameuse robe de drap rouge, et l'amphithéâtre orné du buste de Chaptal, et d'un siège de marbre pour le professeur, qui fut déterré dans les arènes de Nîmes, il y a près d'un siècle et demi. La

Bibliothèque, malgré ses trente-cinq mille volumes et ses manuscrits ; le Musée anatomique, malgré ses momies gouanches, ses poissons fossiles et ses préparations en cire, n'ayant pu retenir aucun de nos compagnons, nous gagnâmes le Jardin botanique, fondé en 597, c'est-à-dire vingt ans avant celui de Paris, par un savant nommé Richer de Belleval, qui sacrifia cent mille francs à cette institution utile. En entrant, je me débarrassai de l'agronome en ces termes :

— Avez-vous envie de voir des végétaux des tropiques en pleine floraison?...

— Des végétaux des tropiques ?...

— Oui, et des bananiers, des goyaviers, des pommes roses avec le solandra grandiflora des Antilles, qui atteint ici quatre-vingt-dix pieds de hauteur!

— Où sont donc toutes ces merveilles ?...

— Là, fis-je en lui montrant la serre.

Il y courut en doublant le pas ; je conduisis l'Anglais et sa fille (car le capitaine s'était arrêté au bord d'un des bassins destinés aux plantes aquatiques, pour y marauder un iris bleu) dans la partie basse du jardin. Là, auprès d'un amas de pierres et sous de grands arbres qui la voilent à demi, s'ouvre une petite voûte fermée d'une grille. J'invitai miss à lire le nom gravé au fond de la grotte :

— Quoi ! serait-ce la fille d'Young ?

— Oui, mademoiselle... La même dont il a dit en si beaux vers :

Quand je vis ses yeux bleus perdre leur éclat et ne plus jeter que des regards éteints et languissants sur les objets de la vie, je l'arrachai de la froide Angleterre, et mes bras paternels la portèrent près du soleil. J'espérais que le soleil la ranimerait de ses doux rayons, mais il laissa Narcissa pencher sa tête mourante et expirer dans mes bras, comme il laisse un lis se courber et mourir dans nos jardins.

— Et des hommes impitoyables - continua milord en reprenant la citation - refusèrent de répandre une poussière sur une poussière!... Que faire, et qui implorer?... Pieux sacrilège, je dérobai furtivement un tombeau pour ma fille... Mais j'outrageai sa cendre, car, lâche dans mon devoir, craintif au milieu même de ma douleur, je la déposai comme un larron dans ce tombeau. Au milieu de la nuit, caché dans les ténèbres, d'un pied tremblant, étouffant mes sanglots, ressemblant plus à son assassin qu'à son père, je lui murmurai tout bas mes derniers adieux, et m'enfuis ensuite comme un coupable. Père ingrat et lâche, tu n'as point écrit son nom sur sa tombe !...

— Comment l'a-t-on retrouvée alors ? me demanda miss...

— C'est toute une histoire que je vous conterai volontiers, parce qu'elle est courte et peu connue. Narcissa mourut en 1741, et une soixantaine d'années après, en exécutant quelques fouilles dans ce coin, on découvrit des ossements, qui, examinés par M. Broussonnet, célèbre anatomiste, parurent avoir appartenu à une jeune fille de quinze ou seize ans. Un des garçons jardiniers, interrogé à cet égard, se rappela que dans sa jeunesse il avait aidé un étranger à creuser une fosse dans ce lieu et à y cacher une protestante devant laquelle s'étaient fermées les portes du cimetière catholique. Après ce récit, et par les soins du professeur Broussonnet et du citoyen Banal, chargé du jardin, on s'empressa d'ensevelir de nouveau ce qui restait de la pauvre Narcissa, et de lui élever ce monument, dont la simplicité modeste et le silence serrent le cœur.

A ce moment, le capitaine survint à propos avec son iris bleu, qu'il était parvenu à dérober, malgré la vigilance des gardiens ; en l'offrant gaiement à miss, il interrompit nos idées tristes. Je me hâtai de profiter de la diversion, et nous allâmes

en corps reprendre le trappiste à la cathédrale. A peine en chemin, l'agronome prit la parole, et il se livra, dans son enthousiasme, à de tels développements, que je me vis forcé de l'envoyer ailleurs; c'était facile. Dès que je pus placer un mot :

— Regardez de ce côté, lui dis-je...

— Eh bien ?

— Vous ne voyez pas cette tour ?...

— Parfaitement, au contraire.

— Comment trouvez-vous ces trois pins qui la couronnent ?...

— Par tous les comices de France! quel est ce prodige ?...

— Un jardin situé au sommet de la tour.

— Merveilleux ! et ces pins existent depuis longtemps ?...

— Nostradamus attache à leur conservation celle de la ville elle-même.

— Je donnerais deux de mes bœufs à cornes torses pour voir de près ce phénomène.

— Voilà ma carte, avec cela vous pourrez coucher dans la tour.

Il disparut; le trappiste avait suivi une procession de pénitents, l'Anglais tenait beaucoup à montrer le musée Fabre à sa fille, de sorte que nous restâmes seuls le capitaine et moi : je lui proposai d'aller voir Mme La Farge.

— Allons déjeuner !

— Cela vaut mieux, mais ensuite ?...

— Ensuite, vous me conduirez à la citadelle.

Il me fut aisé de tenir parole, car les jardins de l'hôtel du Midi, où nous étions descendus, s'ouvrent en face. Aussi, après un déjeuner enrichi de tous les poissons que la Méditerranée envoie à Montpellier par le chemin de fer, nous n'eûmes qu'à changer de place pour nous trouver devant la citadelle. Le capitaine en fit le tour gravement, puis il voulut savoir pourquoi elle fut élevée, car il jugeait avec raison qu'un édifice de ce genre est peu nécessaire à la ville.

— Aujourd'hui, j'en conviens, capitaine, et il faut vraiment toute la lâcheté des citoyens de Montpellier pour avoir souffert dans les dents depuis un demi-siècle cette vieille bride royale qui ensanglanta si souvent la bouche de leurs pères. Mais lorsqu'on en creusa les fondements, ce n'était pas tout à fait sans motif. A la suite d'un siège malheureux, et par un traité qu'il subit, Louis XIII entra le 19 octobre dans Montpellier, alors l'une des places fortes du protestantisme. On avait stipulé la démolition des fortifications. Quand cette clause fut exécutée et qu'il ne resta plus vestige de ces larges remparts qui avaient sauvé Montpellier, le commandant réunit le conseil de ville pour lui faire demander une citadelle, en s'appuyant sur l'avantage qui résulterait pour la cité du séjour des officiers. La majorité des bourgeois se laissa effrayer et séduire. — Deux hommes protestèrent seuls contre cette honte ; l'un timidement, c'était le bourgeois Fournier; l'autre avec force, c'était le baron Lafarelle d'Aumès ; mais il eut beau citer à ces hommes gagnés ou faibles la fable du cheval qui se laisse mettre une selle et un mors, ils obéirent au commandant Valence, et, le 10 juillet 1624, on posa la première pierre de ce monument de faiblesse et de despotisme, qui déshonore encore aujourd'hui l'esplanade. La prédiction de Lafarelle ne tarda guère à se vérifier : fort des ouvrages nouveaux que le cardinal de Richelieu avait fait ajouter en 1630 à la citadelle, le comte d'Aubijoux lieutenant du gouverneur, viola insolemment, en 1644, l'antique liberté du consulat, et prescrivit, au nom du roi, de nommer premier consul le chancelier de l'Ecole de Médecine, préférablement à tout autre.

— Je ne vois pas encore bien clairement, reprit l'obstiné capitaine l'utilité de la citadelle, puisque la guerre était finie.

— Elle était éteinte sous Louis XIII, mais elle se ralluma sous Louis XIV, sur ces noires Cévennes que vous apercevez là-bas dans le lointain. Alors, sous la menace de ses canons, Baille ordonna de terribles exécutions, des exécutions dont vous jugerez le caractère par un seul exemple:

Au mois d'octobre 1705, écrivait à Londres, le 8 avril 1707, une demoiselle de Montpellier, deux jeunes hommes, de ceux qu'on appelait Camisards, furent condamnés à être roués et brûlés vifs devant la citadelle. Après qu'on leur eut rompu les quatre membres de quatre coups que chacun reçut, on les jeta dans un feu allumé qui était joignant l'échafaud. Quand ils y eurent été quelques moments, ils se levèrent comme si ce feu leur avait été un remède pour rejoindre leurs os brisés et pour guérir leurs plaies, ils sortirent du milieu des flammes et s'en éloignèrent à quelque distance. Mais les bourreaux de soldats les repoussèrent à coups de baïonnette dans le bûcher ardent.

Pour racheter toutes ces horreurs aux yeux de la postérité, Baille ne fit qu'une œuvre d'utilité publique, la promenade du Peirou, commencée en 1689.

— Mais depuis Louis XIV, convenez du moins que la citadelle n'a été utile à personne, dit en insistant l'officier.

— Je mentirais, vraiment, car elle a sauvé Montpellier en 1815.

— Comment cela ?...

— Bien que Napoléon aimât la ville, le retour des Bourbons y fut salué comme, dans tout le Midi, par des transports d'enthousiasme : aussi n'est-ce qu'en frémissant de rage que la population, tout entière sur pied, vit passer dans les Cent-Jours le duc d'Angoulême se rendant à La Palud. Aux applaudissements qui éclataient partout pendant le défilé du 10^e régiment de la garde, resté seul fidèle au prince, à la consternation mêlée de colère du peuple, on pouvait pressentir les réactions de juillet et d'août. Les confréries du Plant de l'Olivier et les Verdets, commandés par M. de Montcalm, sortirent en effet de dessous terre, comme par un coup de baguette, après le désastre de Waterloo. En un clin d'oeil Montpellier apparut pavoisé de drapeaux blancs; les chants, les farandoles, les visites domiciliaires chez les bonapartistes et les protestants, les emprisonnements des suspects, célébrèrent avec une sorte de délire la chute de l'usurpateur. Pendant ce temps, le général Briche se tenait enfermé dans la citadelle avec ses soldats que les jardiniers du Lez auraient bien voulu traiter comme à Nîmes. Les bouches de ses canons semblaient protester silencieusement contre les excès du dehors, et dire qu'ils seraient réprimés s'ils étaient portés trop loin. Ce moment arriva. Au commencement d'août, vers les dix heures du matin, une bande de paysans et de portefaix, dont la figure hâlée et poudreuse, les manches retroussées, la veste sur l'épaule et les pistolets à la ceinture inspiraient l'effroi, déboucha sur l'esplanade, venant de Nîmes. C'était la bande de Trestailons, que je vois encore, tant son souvenir m'est présent, quoique je fusse jeune, se prélassant avec l'uniforme volé au capitaine Passebois, trop petit pour sa taille, et son immense chapeau à claque. Le début de ce misérable fut l'assassinat d'un vieillard inoffensif, qu'il fusilla sur cette esplanade où nous sommes, comme pour annoncer son arrivée. Gagnant de là les hauts quartiers, il se mit, aidé du boucher Truphèmy, son lieutenant, et de ses effrayants séides Hours, Renaud et Servan, à recommencer les exploits de Nîmes. Mais Briche, quoique royaliste zélé, n'entendait pas cela. Une proclamation affichée, malgré la fermentation populaire au

coin de toutes les rues, enjoignit à la bande de Trestaillons de quitter la ville sur-le-champ. Sortant lui-même de la citadelle avec ses vieux grognards, il l'escorta jusqu'aux dernières maisons des faubourgs.



L'arrivée de l'Anglais avec sa fille arrêta les réflexions que je lisais déjà dans les yeux de mon auditeur. Milord rapportait du musée Fabre une épouvantable migraine, et il s'en plaignait si haut que je lui proposai, pour la dissiper, une promenade au bord du Lez. Nous voilà donc par un temps doux et frais sous les ombrages délicieux de la rive droite, nous dirigeant vers Castelnau, où nous parvînmes en traversant le pont périlleux qui porte le nom du village. Le vent, qui soufflait des senteurs printanières des chênes verts, des oliviers et des platanes, ayant à moitié guéri milord, il me demanda le nom des ruines amoncelées auprès de Castelnau :

— Ce sont les restes d'une ancienne station romaine, fameuse dans les itinéraires de l'empire, sous le nom de sextatio ou sestatio, qu'on traduit aujourd'hui par Substantiou, Substantion. L'amas de ces briques et de ces poteries, au reste, n'offre rien d'aussi curieux que le gros rocher que vous voyez à demi dans le Lez.

— Qu'a ce rocher d'extraordinaire ?...

— Vous allez le savoir en écoutant une scène de la comédie patoise intitulée : le Trésor de Substantion.

— Traduisez, nous voici attentifs.

MAITRE NICAUD.

Voyez-vous ce rocher qui lève le nez sur l'autre rive ?...

MAITRE PASCAUD.

Je le verrais mieux, s'il ne faisait nuit; mais enfin je le vois : eh bien ?...

MAITRE NICAUD.

Voilà ce qui s'appelle un rocher !

MAITRE PASCAUD.

Qui vous dit le contraire ?...

MAITRE NICAUD.

C'est un rocher assurément comme il en est fort peu.

MAITRE PASCAUD.

J'en ai vu d'aussi noirs dans mon pays.

MAITRE NICAUD.

Je veux dire que c'est un rocher d'une vertu, d'un prix ! Bref, si je pouvais, je le mettrais dans ma poche... Tel que je le connais, je me garderais bien de passer devant sans ôter mon chapeau.

MAITRE PASCAUD.

Vous êtes bien honnête.

MAITRE NICAUD.

Vous voyez comme il est gonflé !

MAITRE PASCAUD.

Oui, et après?...

MAITRE NICAUD.

Après! Plût à Dieu que mes poches continssent tout ce qu'il contient!

MAITRE PASCAUD.

Et que feriez-vous de toutes ces pierres ?...

MAITRE NICAUD.

Voyez un peu celui-là avec ses pierres ! Vous vous figurez donc que c'est un rocher comme les autres ?

MAITRE PASCAUD.

Il m'en a tout l'air.

MAITRE NICAUD.

Eh bien ! voilà ce qui vous trompe ; car si le dehors n'a rien d'extraordinaire, le dedans est plein d'or et d'argent.

MAITRE PASCAUD.

Et par où y entre-t-on ?

MAITRE NICAUD.

Par aucun endroit, nom d'un diantre !...

MAITRE PASCAUD.

Il y a donc quelques crevasses qui laissent entrevoir ces trésors ?...

MAITRE NICAUD.

Pas l'ombre d'une.

MAITRE PASCAUD.

D'où savez-vous alors qu'ils existent ?...

MAITRE NICAUD.

Il faut que je vous apprenne d'abord que ce rocher est celui de Substantion. Tous les ans, le 23 juin, à minuit, cette rivière, qui s'appelle le Lez, s'ouvre, laissant comme une rue viable jusqu'au roc.

MAITRE PASCAUD.

Très-bien ! et puis ?...

MAITRE NICAUD.

Puis, de ce roc sort un esprit en corps et en âme, tout habillé de blanc.

MAITRE PASCAUD.

Oui-dà ! et comment fait-il, cet esprit, pour sortir d'un rocher qui n'a ni trous ni crevasses ?...

MAITRE NICAUD.

Il sort par la porte, qui s'ouvre et se referme en dedans.

MAITRE PASCAUD.

Encore mieux ! Ensuite ?

MAITRE NICAUD.

Ensuite, cet esprit se met devant la porte et crie en français, d'une voix terrible : De la part du grand venant... Et vous lui répondez dans la même langue : Pourquoi ? comment ?... Et il vous dit : Qui veut argent ?...

Et vous lui criez: Donnez-m'en! L'esprit ajoute : Entrez dedans... Là-dessus, on prend le chemin qui s'ouvre au milieu des eaux, et l'on entre dans le rocher.

MAITRE PASCAUD.

Vous m'étourdissez, vraiment, compère! Et une fois là, j'imagine, il n'y a plus qu'à prendre l'argent ?

MAITRE NICAUD.

Comme vous y allez, compère ! pas si vite, s'il vous plaît. Quand on est dans le roc, on trouve une grosse pile de deniers, mais on ne s'amuse pas là ; un peu plus loin, une pile de liards, et après, des amas de toute sorte de monnaies. A force d'avancer, on rencontre enfin les écus neufs, et puis les louis d'or ; voilà où s'accroche un homme de sens.

MAITRE PASCAUD.

Je ne désire plus savoir que deux choses : si la monnaie n'est pas fausse, et comment on sort du rocher.

MAITRE NICAUD.

La monnaie est excellente et a cours partout... Quant à la sortie, c'est une autre affaire. Voyez-vous, l'on n'a qu'une heure pour travailler là-dedans ; et si l'on y reste une minute de plus ou de moins, on n'en sort qu'au bout d'une année, et les mains vides encore ! Pour arriver où sont les louis, il faut faire un quart de lieue dans un chemin tout tortueux; et quand vous en avez pris votre charge, la lanterne s'éteint et il faut retourner à reculons jusqu'à la porte. Si vous vous écartez tant soit peu de la route, ou que vous veniez à broncher, vous restez là un an sans manger ni boire ; aussi tous ceux qui en reviennent n'ont-ils que la peau et les os. Atabe tous que ne venoun antaou soun magrès que n'an pas que la pel.

Trestaillons, Truphémy et sa bande.

Nous en étions à cette page de la chronique populaire de Substantion, lorsque l'homme des champs accourut tout essoufflé pour nous remettre une lettre du trappiste, qui nous prévenait de son excursion à Saint-Guilhem du Désert, et nous pria de le prendre en passant au retour des Cévennes, ce que chacun de nous promit hautement. Sa mission remplie, l'agronome essuya les flots de sueur qui baignaient son front avec son mouchoir à carreaux, et nous dit :

— La voiture est là.

— Quelle voiture ?...

— Celle qui doit nous conduire à Lunel.

— A Lunel ! cria-t-on en chœur.

— Oui, reprit naïvement le Triptolème; comme après le Peirou, la tour des Pins et les prairies du Lez, il n'y a plus rien d'intéressant à voir à Montpellier, j'ai fait partir nos effets pour Nîmes, et viens de retenir une voiture qui nous portera doucement à Lunel, si renommé pour ses belles vignes et ses vins muscats.

Nous nous regardâmes, le capitaine et moi, en éclatant de rire; miss s'efforçait vainement de garder son sérieux, et il n'y avait que milord, dont la rougeur subite et l'oeil en feu m'alarmassent pour l'agronome; mais celui-ci tourna sa bonne et large figure si à propos du côté de son adversaire en lui offrant une prise de tabac dans sa boîte d'écorce, que le chef des quakers lui-même n'y eût pas résisté. Nous partîmes donc pour Lunel. Là, et après maintes libations de ce vin muscat, si agréable, s'il n'était pas si capiteux, nous prîmes notre revanche avec l'homme des champs en nous rendant à Nîmes par le chemin de fer, tandis qu'il allait inspecter les vignobles classiques de Lunel et voir le Mazet, ou maison de campagne de l'abbé Bouquet, grande réputation viticole de l'autre siècle.

Il était nuit depuis longtemps quand nous arrivâmes à Nîmes. Un clair de lune magnifique illuminait la ville à moitié endormie. Nous courûmes au vieux monument des Romains, et je doute qu'on puisse voir quelque chose de plus admirable que ces cent vingt portiques élevés sur deux rangs, en forme d'ellipse, qu'on appelle les Arènes. Grâce à nos relations d'antiquaire, et aussi un peu à la clef d'or, il nous fut permis d'y entrer à cette heure.

Nous commençâmes par suivre en silence la galerie couverte qui règne dans le pourtour du rez-de-chaussée ; pénétrant ensuite dans l'enceinte, nous nous sentîmes tous frappés par la grandeur et la majesté muette de l'édifice. Voilà donc le théâtre où, dix-huit siècles avant que nos yeux s'ouvrirent à la lumière, les présidents de la première Narbonnaise, les délégués des comtes, des largesses impériales, les prêteurs, les consuls, les empereurs même ont présidé aux jeux sanglants des gladiateurs, et fait combattre l'esclave avec le lion ou le tigre!

— Tenez, mademoiselle, dis-je à la fille de milord, qui regardait une des portes éclairée en plein par la lune : fermez les yeux au présent, et figurez-vous qu'on va célébrer les ides de mai. Au dehors, gronde une foule immense; enfin les portes s'ouvrent, et par ces trois lignes de vomitoires, que vous venez de parcourir, se précipitent bruyamment, mais sans tumulte, dix-sept mille Némausiens. Les hurlements des bêtes féroces, excitées par le bruit, irritent leur impatience et les enivrent d'enthousiasme. Un moment, l'attention est suspendue par l'arrivée des matrones, parées de la stola de pourpre, dont les plis majestueux se dessinent avec une grâce infinie sous le pallium broché d'or. Mais quand la masse des spectateurs a trouvé place sur ces trente-deux rangs de gradins, un murmure terrible s'élève, et le représentant de César est forcé d'enivrer les citoyens de Nîmes du doux spectacle des luttes de l'homme avec le tigre et de l'odeur du sang.

— Quel changement !...

— N'est-ce pas, miss?... rien ne montre mieux l'instabilité des choses humaines que la comparaison du passé avec le présent : la vie, comme une décoration de théâtre, étonne avec ses changements à vue. Il s'est écoulé quelques siècles, et de toutes ces générations si fortes et si ardentes, plus rien ne reste qu'une demi-douzaine de marbres où on lit de temps en temps: Silvanus a vécu; A la mémoire d'Antonius Servatus; Pomponia mourut jeune... ; et pour comble d'ironie, le siège de marbre du

délégué de César sert aujourd'hui, comme vous l'avez vu, de chaire à un professeur en médecine.

Pendant ce temps, milord mesurait les pierres des gradins, et comptait, avec le complaisant officier de spahis, les corbeaux ou pierres saillantes du couronnement, dans lesquelles étaient plantés les mâts qui servaient à soutenir les tentes : il trouva que les dalles avaient dix-huit pieds de long, compta cent vingt corbeaux, et ne voulut pas en savoir davantage. Ni le splendide portique de la Maison-Carrée, éblouissant au clair de lune, ni le Nymphée de Diane, dont les niches souterraines, parcourues aux flambeaux, faisaient un effet des plus étranges, ni les tours romaines des portes de France et d'Auguste, ni même, ô scandale ! les ruines si pittoresques de la tour Magne, debout comme un rocher de granit noir au milieu de cette lumière douce et bleuâtre des étoiles, ne purent vaincre son indifférence. J'étais piqué, je l'avoue, et l'attendais au pont, du Gard. Mes mesures étaient si bien prises, que nous y arrivâmes, pour ainsi dire, au lever du soleil. Au dernier coude de ces montagnes, entre lesquelles le Gardon se traîne les deux tiers de l'année sur d'affreux blocs de rochers, nous mettons pied à terre, et à peine avons- ; nous fait cent pas, que chacun s'arrête muet d'admiration.

Et pourtant ce qui frappe si fortement, ce qui imprime tout à coup dans l'âme une si large idée de la grandeur romaine, ce n'est pas la difficulté vaincue, ni la hardiesse de l'architecte, ni le dessin intrépide de ces trois rangs d'arcades : non, nous avons fait plus et mieux. C'est cet ensemble si simple et si noblement monumental. On approche, et l'on demeure confondu en voyant ces énormes blocs, d'un calcaire si grossier qu'il s'écroulerait sous les doigts, lancés dans les airs, à peine équarris et sans même être liés par le ciment. Sans l'éloquent témoignage de tant de siècles, nous ne nous serions pas crus en sûreté sous ces arches immenses, tant il semble qu'il ne faut qu'un souffle pour que cette masse s'écroule.

Vu du côté opposé à Remoulin, dont nous venions, et à cette heure, il s'offrait comme une de ces œuvres fantastiques des géants dont parlent les vieux romanciers. Le soleil rendait la teinte orange, mêlée de rose, de ses vieilles pierres encore plus fraîche et plus vive : une des arcades du premier rang était voilée par les chênes verts ; la rivière et les points grisâtres des rochers apparaissaient à travers les onze du second, et les trente-cinq qui portent l'aqueduc se détachaient, avec leur corniche brisée d'espace en espace, sur une éclatante bande d'azur. Le capitaine et milord montèrent à la rigole par un escalier extérieur de fabrique moderne, tandis que j'indiquais à miss une troupe de Bohémiens campés entre les rocsetleGardon, sous l'arche principale. Doux énormes chiens, qui paraissaient jouer le rôle de sentinelles, nous laissèrent cependant approcher jusqu'à une petite charrette couverte : il en sortit aussitôt une main noire et ridée où nous jetâmes deux pièces d'argent. A l'instant, nous fûmes entourés. Quelques jeunes femmes qui lavaient leur linge, des vieilles, dignes de poser pour Holbein, des enfants criards et basanés, et derrière l'effrayante tribu des drôles bronzés comme des Maures, et à moitié drapés dans des haillons qui ne cachaient pas même le long couteau catalan, arme favorite de messieurs les gitanos, voilà la société au milieu de laquelle nous nous trouvâmes tout à coup. Je crus que la jeune Anglaise s'en évanouirait de frayeur, mais, avec cinq francs, je renvoyai tout ce monde dans un état de jubilation et d'enthousiasme impossible à décrire. Je ne doute pas qu'ils ne se fussent précipités du haut du pont du Gard pour me témoigner leur reconnaissance ; nous en eûmes, du reste, une preuve éclatante au moment même. Trop confiant dans ses jambes de soixante ans,

milord voulut, à ce qu'il paraît, suivre l'agile capitaine sur les dalles qui recouvraient autrefois l'aqueduc. C'est un tour de force assez difficile, car les dalles manquent de distance en distance, et il faut y suppléer en franchissant le vide; or, la corniche semble si étroite que la tête tourne involontairement. Dans la honte de reculer devant un Français, milord osa l'essayer néanmoins, mais il perdit l'équilibre, et ne fut retenu que par le bras vigoureux du capitaine. Jugez de notre émotion en entendant ces cris désespérés : — - Au secours! au secours! il m'échappe!

Un coup d'oeil m'apprit le péril : il était tel que je tremblai d'arriver trop tard; mais comme je mettais le pied sur la première marche de l'escalier extérieur, deux de mes gitanos en descendaient portant, l'un, milord évanoui, et l'autre, le brave capitaine, qui s'était foulé le poignet en le sauvant.

Cet accident nous permit de visiter plus à loisir Beaucaire et Saint-Gilles. Quand elle n'est pas animée par sa fameuse foire, la ville de Beaucaire ne se recommande à l'attention des étrangers que par son vieux château et sa prairie ou promenade, théâtre habituel de la foire. Nous montâmes donc au Roucas, ou roche escarpée sur laquelle est assis l'antique manoir. Là, pour faire oublier au capitaine les douleurs que sa main paraissait lui causer encore, j'entamai son chapitre favori, et me mis à lui raconter le curieux épisode de la guerre des Albigeois, auquel se rattache Beaucaire. C'était au mois de juillet 1213; le jeune comte de Toulouse assiégeait les gens de Montfort dans le château, et le dernier l'assiégeait lui-même dans son camp. La description de ce double siège occupa fort à cette époque le prieur de Vauxscrnay, historiographe de la croisade contre les Albigeois ; pour moi, dis-je à mon capitaine, je vais vous en donner une idée suffisante, en traduisant quelques vers contemporains, de forme et de couleur originale.

Le poète Vilhem de Tudèle fait d'abord parler un des chevaliers du comte de Toulouse :

Seigneurs, dit Rabastens, c'est plaisir et bonheur

Que Montfort contre nous s'obstine avec fureur,

Car de son astre ici vous verrez la pâleur.

Nous avons allégresse et repos et fraîcheur.

Le vin de Ginestet nous met de bonne humeur.

Nous mangeons à loisir des mets pleins de saveur,

Tandis qu'il est dehors, jeûnant comme un pécheur,

Et n'ayant paix ni bien, mais furie et douleur;

Dévorant et fatigue et poussière et chaleur,

Et perdant sous nos coups maint destrier coureur,

Que rongent les corbeaux et le vautour rôdeur.

D'ailleurs blessés et morts exilaient une odeur

Qui du plus frais visage a changé la couleur.

Sur ces mots, les croisés, en signe de douleur,

Montrent un drapeau noir à Montfort leur seigneur.

Mais voici qu'on entend la trompe du crieur :

Aux armes ! Garnissez le cheval guerroyeur :

De Marseille il nous vient maint et maint défenseur.

Et le Rhône frémit sous les chants du rameur,

Et cymbales, tambours, trompes, cor du sonneur

Font retentir la rive et les arbres en fleur :

Et lances, boucliers éclatants de blancheur,

Azur, pourpre, vert, or, dans l'onde où le jour meurt,
Vont brisant leurs rayons et mêlant leur splendeur,
Tandis que nos voisins jettent cette clameur
Aux tentes de Montfort : Toulouse est le meilleur!

Et montent à Beaucaire.

— Et maintenant, à vous, milord, continuai-je, en m'adressant au citoyen d'Albion, à vous, beaucoup moins soucieux des faits et gestes de Montfort que de quelques détails sur la ville marchande, à vous, je dirai : la foire de Beaucaire s'ouvre immuablement en juillet, le jour de Sainte-Madeleine. Depuis ce château, dont la ravissante chapelle romane devient dans cette occasion une étable à bœufs, jusqu'aux derniers peupliers de la rive, là-bas, s'élève tout à coup une nouvelle ville en planches. La plus grande partie des baraques sont occupées par des marchands et encombrées de cuirs, de soies, de draps, de poteries, de quincaillerie, de fers et de tous les objets de commerce du Midi : celles qui restent deviennent le lot des saltimbanques. On dirait, le soir aux flambeaux, qu'ils y vinrent de tous les pays du monde. Beaucaire était autrefois le rendez-vous européen du commerce. Il s'y faisait en trois jours pour vingt millions d'affaires. Aujourd'hui, l'on y rencontre bien, par-ci, par-là, le fez musulman et la calotte rouge des Grecs; mais cette forêt de mâts qui bordait autrefois la rive, s'éclaircit tous les ans, et si les chemins de fer n'y ramènent la foule, on trouvera bientôt sur cette place, le jour où le canon annonce la Madeleine, moins d'acheteurs que de saltimbanques.

— Il est fâcheux, reprit milord, que le Rhône seul ne puisse sauver Beaucaire, c'est un si beau fleuve!

— Voulez-vous le descendre jusqu'à Saint-Gilles?

— S'il vous plaît.

Une heure après, la plus légère barque de Beaucaire nous déposait à une petite distance de l'ancienne abbaye. J'en fis une histoire fort détaillée à mon Anglais, et eus la mortification de voir qu'il n'en avait pas ouï un mot. Pendant que je m'épuisais à remonter les siècles, il cherchait à deviner le sens d'une inscription en vers patois, placée sur la porte d'une maison de campagne entourée d'oliviers. Je ris de ma déconvenue et lui expliquai les quatre vers de la façon suivante :

Heurtez trois fois à tour de bras
A cette porte; si le maître
Ne répond rien, c'est qu'il n'est pas
Au logis, ou n'y veut plus être.

Milord accorda les honneurs du souvenir à ma pauvre traduction, et nous partîmes pour Cette, non sans visiter auparavant l'église byzantine et la vis merveilleuse dont la spirale était autrefois le but de pèlerinage de tous les compagnons tailleurs de pierre, mais laissant derrière nous ces garigues sauvages des Cévennes où le temps ne nous permettait pas d'aller rechercher les traces des Camisards. L'époque fixée pour l'embarquement du capitaine et du trappiste approchait en effet : on résolut donc de longer la côte et de retourner à Cette par les étangs; cet itinéraire nous ayant conduits à Maguelonne, milord proposa d'aller déjeuner dans l'île. Le fermier qui l'habite seul nous établit en conséquence sur la plate-forme de l'église abandonnée, d'où la vue domine un immense horizon de mer et le vaste étang appelé des cinq noms différents, de Thau, Frontignan, Pérols, Mauguio et Maguelonne. La brise excitait l'appétit, et nous fîmes honneur aux macreuses et à la *pérolada*, ou service multiple en poisson de notre hôte. Le vieux lunel et le saint-georges coulaient à flots,

en sorte qu'on ne s'étonnera pas des dispositions favorables de mon auditoire, lorsqu'à la prière de miss j'esquissai en ces termes l'histoire de la belle Maguelonne : — Cette héroïne fabuleuse était, si l'on en croit le romancier, fille du roi de Naples. C'est à la cour de son père qu'elle vit Pierre de Provence, fils du comte de ces contrées, et dans une île inconnue que cet époux si cher la perdit, en poursuivant un oiseau qui avait volé son sachet de *sandal*. A force d'errer par pays, en cherchant toujours Pierre, elle aborda dans cet îlot et y bâtit un hôpital pour recueillir les étrangers. Dieu sait s'il en vint, qu'elle soigna de ses mains blanches ! On la voyait toujours aller, de son hospice au port, dans l'espoir d'apprendre des nouvelles de Pierre. Enfin, un pèlerin lui fut apporté un jour presque mourant, c'était celui qu'elle attendait et que Dieu, touché de ses larmes, rendit à sa tendresse. Inutile de vous dire que les parents de Pierre ratifièrent le mariage et que les deux époux vécurent parfaitement heureux.

Pendant ce récit, un embarras pour moi inexplicable semblait planer sur mes trois auditeurs. Quand j'eus fini, l'Anglais passa son bras dans le mien, et sous prétexte d'examiner l'église alors pleine de foin, m'entraîna vers l'autre bout de l'île. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, qu'il me dit brusquement :

— Croyez-vous que le père de miss Maguelonne fit bien de donner sa fille à Pierre de Provence ?

— Moi, milord ! mais c'est un roman!...

— Supposez que l'histoire soit vraie, et répondez à ma question.

— Ma foi ! pourquoi non?...

— Oui, pourquoi non ? répéta deux ou trois fois l'Anglais; puis, relevant vivement la tête :

— Allez demander à ce gentleman s'il veut épouser ma fille?...

— Comment ?... vous voulez ?...

— Les marier tout de suite, oui.

— Mais, Milord...

— Il m'a sauvé la vie, n'est-ce pas?...

— J'en conviens.

— Je suis donc le maître de faire son bonheur et sa fortune?...

— Parfaitement; il n'y aurait que le cas où mon brave compatriote aurait formé d'autres projets.

— Non, reconnaissez-vous cet iris bleu ?...

Je compris pourquoi le capitaine avait volé l'iris au Jardin des Plantes de Montpellier et risqué sa vie au pont du Gard, et courus remplir mon message. Quelques jours après, nous faisions des adieux sincères au pauvre trappiste et au bon agronome qui partaient pour l'Afrique. L'homme des champs était si heureux d'avoir appris dans la Vaunage l'art de nourrir les vers à soie, qu'il ne nous adressa pas le moindre reproche. Quant au disciple de Rancé, il promit aux jeunes époux de prier Dieu pour leur bonheur, et il faut bien qu'il ait tenu parole, car ils ne cessent de s'applaudir, quand ils m'écrivent, de leur voyage en Languedoc.

MARY LAFON.



Le pont du Gard.